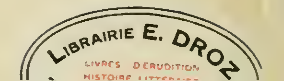

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01663500 5



L'IMAGE DU MONDE,

POÈME INÉDIT DU MILIEU DU XIIIE SIÈCLE,

ÉTUDIÉ DANS SES DIVERSES RÉDACTIONS FRANÇAISES
D'APRÈS LES MANUSCRITS DES BIBLIOTHÈQUES
DE PARIS ET DE STOCKHOLM

PAR

CARL FANT.

UPSALA
EDV. BERLING, IMPRIMEUR DE L'UNIVERSITÉ
1886.

Ce nous est un devoir bien cher que d'exprimer notre profonde reconnaissance envers M. le Professeur Gaston Paris, qui nous a gracieusement fourni de bien précieux renseignements pour plus d'une question difficile et surtout dans ce qui concerne la personne de l'auteur de l'Image du Monde.

Image du Monde

par

Carl Fant.

La France, on le sait, eut plus tôt que les autres pays de langue romane le privilège de voir fleurir en son sein une surabondante littérature poétique dont l'expression la plus parfaite se trouve, pour le genre lyrique, dans les chansons des troubadours provençaux et, pour le genre épique, dans les romans des trouvères français.

Toutefois, tandis que la poésie provençale se renferma dans des limites relativement restreintes et fut d'une durée moins longue, celle du Nord de la France, se maintenant et se développant toujours, prit un rapide essor dans tous les domaines littéraires.

La poésie religieuse fit la première son apparition. C'est là un fait qui s'explique tout naturellement par la position dominante de l'Église et par l'esprit foncièrement religieux qui caractérisent le moyen âge. Les plus anciens monuments poétiques de la langue française en sont l'illustration la plus brillante.

La poésie didactique, à son tour, ne tarda pas non plus à paraître. Le monde clérical, si puissant et si actif alors, commença de bonne heure à traduire du latin, pour les mettre à la portée des laïques, des livres d'une utilité générale et d'un caractère pratique. Mais on ne se contenta pas de reproduire en prose les doctrines qu'on voulait enseigner au peuple, on eut recours à la forme rimée pour rendre ces productions plus populaires et atteindre ainsi un cercle plus étendu de lecteurs. Les vers, en effet, se gravaient mieux dans la mémoire en même temps qu'ils étaient accueillis avec plus d'avidité et de prédilection par le public.

C'est aussi tôt qu'au premier quart du XII[e] siècle que nous retrouvons les premières traces de la poésie didactique. Les ouvrages les plus anciens et en même temps les plus renommés de ce genre sont: LE COMPUT et LE BESTIAIRE de PHILIPPE DE THAÜN. Le premier, on le sait, est un traité chronologique versifié, une espèce

d'almanach ecclésiastique; le sujet du second est suffisamment indiqué par le titre même.

Puis on voit apparaître toute une littérature, traitant de sujets spéciaux et d'une utilité générale, parmi lesquels les descriptions du monde qui nous entoure, des animaux et des oiseaux (les bestiaires et les volucraires) forment peut-être la principale partie.

Pendant le cours des XIIe et XIIIe siècles, on publia ainsi dans la langue vulgaire plusieurs ouvrages versifiés qui, sous les noms divers de Lucidaire, de Nature des choses, de Trésor, de Bréviaire d'amour, de Bibliothèque ou de Miroir du monde, traitaient des principales questions scientifiques du temps. Parmi ces poèmes didactiques, il convient de signaler surtout LA MAPPEMONDE, mise en vers par un rimeur nommé PIERRE, ouvrage qui ne laisse pas d'avoir une certaine ressemblance avec la partie géographique du poème qui fera ici l'objet de nos études.

Mais l'œuvre de beaucoup la plus importante et la plus complète, parce que — embrassant, pour ainsi dire, dans son sujet tout l'univers — elle comprend à peu près tout ce qu'on connaissait à cette époque en fait de métaphysique, de géographie, d'astronomie, etc., c'est *l'Image du Monde.*

Cependant, ce ne sont pas tant les ouvrages en langue vulgaire auxquels nous venons de faire allusion, qui doivent être regardés comme les véritables précurseurs de l'Image du Monde. Ils ne lui ont point servi de modèles. Ce remarquable ouvrage repose, au contraire, sur des originaux latins et forme une sorte d'encyclopédie rimée, un livre d'instruction, comme il n'y en avait pas beaucoup alors, destiné à fournir aux lecteurs un certain fonds d'érudition de la façon la plus aisée et la plus agréable. On y trouvait ce qu'on avait principalement besoin de savoir à cette époque et on apprenait bien certainement par cœur plus d'un chapitre. Cette étude était remarquablement facilitée par la forme rimée, et la sécheresse presque inévitable du sujet, du moins dans beaucoup d'endroits, était assaisonnée de descriptions et de récits miraculeux que l'auteur se plaisait à intercaler, non moins par son amour du merveilleux que pour satisfaire au goût d'un public avide de compositions de ce genre.

L'auteur donne lui-même à son œuvre le titre de *l'Image du Monde;* ce titre est employé à deux reprises. Il se lit d'abord à la première ligne de la table des matières qui précède le texte:

»cil livre de clergie en romans[1]), qui est apelez *l'ymage dou monde*»; puis à la fin du poème.

v. 6,580 ss. Ci fenist *l'image dou monde;*
A Deu commence, a Deu prent fin,
Qui ses biens nos doint en la fin.

Mais le poète la désigne aussi, dans le contexte, par les noms de *livre de clergie* et de *roman,* répondant au double but du poème qui est, on l'a vu, d'instruire le lecteur (c'est là son caractère prédominant) tout en le divertissant.

C'est par la première dénomination que débute l'index déjà cité, qui précède le texte: »Cil *livre de clergie* en romans, qui est apelez l'ymage dou monde»[2]). Le second terme se lit en trois endroits:

v. 11 ss. Qui veut entendre a ces comanz,
Si puet aprendre a ces *romanz*
Grant partie de la faiture
Dou monde.

v. 6455. Desor finerons cest *romant.*

v. 6585. ss. En l'an de l'incarnation,
As rois a l'aparition,
M. CC. XLV anz
Fu premiers parfaiz cist romanz.

Le succès de l'Image du Monde fut immense. Cet ouvrage fut connu et étudié non-seulement dans les pays de la langue d'oïl, mais il sut se frayer sa route hors de France: il fut traduit en anglais et même en hébreu. Victor le Clerc, dans son excellent travail sur l'Image du Monde, inséré dans le tome XXIII de l'Histoire Littéraire de la France, travail sur lequel nous aurons souvent occasion de revenir, mentionne p. 332 une édition anglaise en date de 1480 et de 1481, qui a été faite d'après une rédaction en prose française, et qui porte ce titre: »Thymage or Myrrour of the worlde, translated out of french into english by me simple person Wyll. Caxton». Les traductions hébraïques ont été signalées dans la Romania, tome V, p. 129—139, par A. Neubauer, qui cite une autre édition anglaise dont on ne possède plus que le

1) *En romans* = en langue romane, dans la langue vulgaire, par opposition au latin, qui était la langue savante.

2) Dans la rédaction interpolée, le titre de l'Image du Monde se rencontre à plusieurs reprises.

titre d'après un catalogue de vente: »The Myrrour end Dyscrypcyon of the Worlde, with many Meruaylles and the VII. Scyences as Gramayre, Retorike, with the Arte of memorye, Logyke, Geometrie, etc., etc. (black letter with many curious woodcuts, etc., etc., very rare 12 l. 12 s.). Folio. Emprinted by me, Laurence Andrewe, dwellynge in flete strete at thee sygne of the goldē crosse by flete brydge (no date)».

Ce succès est encore pleinement attesté par le grand nombre de copies qui existent: il nous en est en effet parvenu jusqu'à une soixantaine. A lui seul, Paris a conservé 37 manuscrits, dont deux en prose. D'autres sont dispersés, soit dans différentes villes de France, soit dans diverses capitales de l'Europe, parmi lesquelles il convient de citer avant tout 5 mss. à Bruxelles, 3 à Londres, 1 à Stockholm, etc.[1]). En dehors de ces manuscrits, Brunet, Victor le Clerc et Neubauer mentionnent des exemplaires imprimés. Seulement ces derniers sont si rares qu'il n'en existe même pas dans les bibliothèques publiques de Paris. M. Neubauer en cite un qui se trouve à Oxford, où il fait partie de la collection Douce, voy. Rom. V. p. 131. Ce sont là soit de simples reproductions sans la moindre critique du premier manuscrit trouvé et non pourvues de date, soit des renouvellements en prose française du commencement du XVI[e] siècle.

De plus, il existe de l'Image du Monde un honteux plagiat. Un nommé François Bufferau, voulant convaincre le monde et spécialement un seigneur italien (à qui il a dédié son volume) de ses vastes connaissances, s'était mis à faire imprimer à Genève en 1517 un ouvrage, qui n'est autre que l'Image du Monde, mais auquel le plagiaire, pour cacher sa fraude, a eu soin de changer le titre en *Mirouer du Monde*, en même temps qu'il substitue au commencement et à la fin du poème des vers de son invention. Il en rajeunit aussi la langue pour donner à son édition toute l'apparence d'une œuvre de première main.

---

1) Cf. Victor le Clerc et le Catalogue général des manuscrits des bibliothèques des départements, tome V, p. 443. En outre Stengel: Mittheilungen aus Französischen Handschriften der Turiner Universitets-Bibliothek, p. 39, où se trouve une liste des mss. de l'Image du Monde connus de l'auteur. Voir aussi Le Grand d'Aussy: Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, p. 243, Paris, l'an VII de la République.

Parmi les nombreux manuscrits de l'Image du Monde, nous avons pris connaissance de tous ceux qui se trouvent à Paris, savoir 34 à la Bibliothèque Nationale, en y comptant deux manuscrits de la rédaction en prose à laquelle nous reviendrons plus loin, 2 à la Bibliothèque de l'Arsenal et 1 à la Bibliothèque de l'Institut. De plus, nous avons employé un manuscrit, conservé à la Bibliothèque Nationale de Stockholm, où il est coté nº 45 dans le catalogue de Stephens.

Les manuscrits se divisent en deux classes bien distinctes, l'une plus courte qui contient la rédaction originale comprenant 6594 vers, l'autre non-seulement interpolée et augmentée ainsi d'environ 4000 vers, mais, chose vraiment remarquable, refondue d'un bout à l'autre. Les manuscrits de la première catégorie sont de beaucoup les plus nombreux, ils sont au nombre de 28 parmi ceux que nous connaissons: les 8 autres, qui tous appartiennent à la Bibliothèque Nationale de Paris, sont interpolés.

Nous sommes donc en présence d'un fait qui est peut-être unique dans l'histoire littéraire du moyen âge. Nous pouvons étudier en comparant, d'une manière précise et sûre, deux rédactions bien différentes d'un même ouvrage, séparées par un espace de temps si minime qu'il ne compte même pas et exécutées toutes les deux, comme nous tâcherons de le démontrer, dans le même pays et probablement au même endroit par des hommes égaux en capacité et en lumières.

Nous devons à une rare précision des auteurs la connaissance exacte de la date des deux rédactions. Non-seulement nous apprenons par deux passages du poème que la rédaction primitive a été achevée en 1245, mais le jour même nous est donné, savoir l'Épiphanie, c'est-à-dire le 6 Janvier.

V. 6121 ss. Com premierement fu parfaiz
Cist livre à l'aparition.
En l'an de l'incarnation
M. CCXLV anz.

V. 6582 ss. En l'an de l'incarnation,
As rois à l'aparition
M. CCXLV anz
Fu premiers parfaiz cist romanz.

Cette date se retrouve telle quelle dans presque tous les manuscrits de la rédaction première, et elle est parfaitement assurée

pour une édition critique, basée sur la classification des manuscrits. Qu'il se rencontre quelques déviations dans un nombre aussi considérable de manuscrits, cela ne doit point nous étonner. Il n'y a rien que les copistes traitent avec autant d'insouciance que les chiffres, ils les changent plus ou moins consciemment sans s'en faire la plupart du temps le moindre scrupule, et pour ce qui concerne notre poème, cela ne ressort nulle part avec plus d'évidence que dans les chapitres 15 à 17 du 3e livre, où les calculs et les chiffres abondent et pour lesquels il n'y a presque pas deux manuscrits qui soient parfaitement d'accord. Voici à quoi se réduisent les déviations à la vraie date que présentent les manuscrits de la rédaction première. Au premier passage cité, les manuscrits 14963 et 1553 du nouveau fonds français donnent la date 1246 et dans le manuscrit 1669, également de ce même fonds, on lit l'année 1247. Au second passage, le manuscrit 2480 indique l'année 1225.

L'Image du Monde a dû acquérir bien vite une grande popularité et voir son emploi comme manuel se répandre très rapidement, car à peine deux ans se furent-ils écoulés après son achèvement qu'on travailla à la revision de l'ouvrage et à une interpolation des plus importantes.

La date fournie par les copies appartenant à ce remaniement n'est pas moins précise que celle que nous avons relevée tout à l'heure pour le poème primitif. Non-seulement l'année, mais le quantième du mois nous est donné; toutefois il s'agit ici du jour où l'interpolateur dit avoir achevé, d'après son original latin, le principal épisode qui se trouve parmi les parties interpolées, savoir la vie et les pérégrinations de Saint Brandan. Seulement ici, la date fournie, bien qu'elle ne puisse guère évoquer aucun doute sur son exactitude, donne pourtant lieu à la discussion.

L'épisode de Saint Brandan est immédiatement suivi par les vers suivants, qui doivent être lus ainsi:[1])

---

1) Le temps m'ayant fait défaut pour soumettre les huit manuscrits de la seconde rédaction à une étude comparative qui me permette d'en connaître la classification, je dois me borner, quant à ma connaissance de cette rédaction à une seule copie, le ms. 25407. Cependant, pour les vers ci-dessus, qui sont d'une importance capitale, j'ai consulté tous les matériaux manuscrits et je donne ici en note les leçons qui s'écartent de celles que j'ai adoptées. V. 2 *Des* mss. 25407, 1608, 2174, 10769. — V. 4 Selon le ms. 10769. *Tr. l'i.*

A Saint Ernol, une abeïe
De moines noirs, qu'est establie
Droit devant Mez en Loherraine,
Trovai ceste istoire anciëne.
De latin l'ai mis en romans
Por faire entendre as laies genz,
En. IX. jorz de marz l'ai parfait
Mil. CC. anz. XL et VII
Et ces. II.[2]) ci apres aveuc,
Dont lune commence ciluec.

Au lieu des quatre derniers vers, tels qu'ils se lisent avec des variantes de peu d'importance dans tous les manuscrits que nous avons vus, sauf dans le ms. 10769 du fonds latin, ce dernier manuscrit présente six vers, dont voici les trois premiers:

En IX. iorz en marz l'en[3]) parfaite,
En l'en de l'incarnation portraite
Mil CC. anz. XLVII.

Les trois derniers vers sont malheureusement presque entièrement effacés et partant indéchiffrables. Cependant, on peut voir que le vers qui suit immédiatement après les vers cités (c'est-à-dire le quatrième vers) finit, comme dans tous les autres manuscrits, par le mot *aveuc*. Donc ici le vers:

Mil. CC. anz. XLVII

manque entièrement de rime. Le tout porte à croire que le scribe, s'étant aperçu que le participe *parfait* ne s'accordait pas avec le régime direct *histoire* qui le précédait, a cru améliorer la construction en changeant *parfait* en *parfaite* et en ajoutant le vers: *En l'en de l'incarnation portraite* pour avoir une rime. Mais c'est une étourderie; il ne remarque pas qu'il laisse le participe *mis* du vers 5 au masculin et le vers 8 tel quel sans avoir de vers correspondant qui était nécessaire.

Aussi bien, le scribe s'est fait des scrupules inutiles. Les vers, tels qu'ils sont conçus dans tous les autres manuscrits, sont

molt a.: mss. 25407, 25343, 2174, 1444, 14961, ce qui fait une syllabe de trop. *Tr. la geste molt a.*: ms 1607, également une syllabe de trop. — V. 7 VIII: mss 25407, 25343. — V. 8. XLVIII.: ms. 14961, ce qui détruit même la rime. — V. 10 *D. l'u encommence iluec*: mss. 2174, 1444, ce qui fait une syllabe de moins. *D. l'un encommence c.*: ms. 25407. *De quoi l'une encommence illuec*: ms. 1607.

2) Sc. histoires. 3) *En*, faute de copiste au lieu de *ai*.

corrects, le participe passé variant *ad libitum* dans la vieille langue et la rime *parfait: set* étant parfaitement justifiée. Cf. dans la rédaction première, dont la langue est conforme à celle de la rédaction refaite, (voy. plus loin p. 39) les rimes suivantes: 4187 *set* (septem): *vait;* 4241, 4501 *fait: vait;* 4167, 5566 *parfait: vait;* 2409 *deffait: vait.*

La date du 8 ou du 9 Mars 1247, comme étant celle où le remanieur achevait au moins une partie très importante de ses interpolations, est donc assurée.

Les vers que nous venons de citer sont doublement précieux. Ils ne se bornent pas à nous informer de la date du poème, ils nous révèlent aussi d'une manière également précise l'endroit où l'Image du Monde, du moins dans sa seconde rédaction, a été écrite. Ce fut dans l'abbaye de Saint Arnoul de Metz. La rédaction interpolée nous fournit, dans un autre passage, de plus amples renseignements sur ce monastère et il convient à ce propos de comparer le contexte des deux rédactions. La rédaction originale lit:

1059—62. Encore i[1]) a de ces joiaus
En l'eglise, riches et biaus,
Qu'il[2]) i dona comme prodom,
Car molt ama Deu et son non.

Le remanieur conserve les deux premiers vers, modifie le troisième et fait ensuite une interpolation de 342 vers, dont nous citons ici le commencement[3]). La rédaction interpolée lit:

Encore i a de ces joiaus
En l'eglise, riches et biaus,
Qu'il i lessa et en fist don
A Saint Estienne, le baron:
La mere eglise du païs
Ou encor gist uns de ses fils,
Rois Looys, qui fu sans guile,
A Saint Ernol devant la vile,
Une abeïe de noirs moines,
Ou mainz biens fist rois Charlemaines

1) A Metz. 2) Charlemagne.

3) D'après le ms. 10769, comparé avec le ms. 25407.

Par l'amor a ses ancessors,
Dont li uns fu cis Sainz Ernos
Qui de France s'en vint a Mez,
Dont il fu puis evesques faiz.

Victor le Clerc penche à croire que l'Image du Monde dans sa forme originale, a été écrite à Paris. Cela nous paraît peu probable. Il n'y a pas de raison pour douter que le remanieur, qui avait trouvé l'original latin de l'épisode de Saint Brandan à Saint Arnoul de Metz et qui se plaît tant à nous tracer l'histoire de cette abbaye, y exécutât son travail en entier. Cela admis, il s'ensuit que le premier auteur n'a guère pu écrire à Paris non plus, car dans ces temps de communications difficiles, il est bien invraisemblable que, pendant le court intervalle qui sépare les deux rédactions, un messin eût eu l'idée et le temps d'entreprendre la revision d'un poème composé à Paris. Nous ne croyons pas trop nous avancer en disant que les auteurs ont été tous les deux religieux de l'abbaye de Saint Arnoul et en supposant que le premier est mort peu de temps après avoir mis la dernière main à une œuvre qui fut le couronnement de sa vie.

Mais l'interpolateur ne se borne pas à nous indiquer le lieu de ses travaux, il nous dit expressément que la ville de Metz était la patrie de l'auteur de l'Image du Monde, et les vers où il nous donne ce précieux renseignement nous permettent de faire encore une fois une intéressante comparaison des deux rédactions.

A propos de Charlemagne, nous lisons dans la rédaction originale v. 1054—8.

Et sout assez d'astronomie,
Si come raconte sa vie,
Qui est a Mez en Loherraine,
Ou il fu par mainte semaine,
Car molt ama le leu et l'estre,
S'i voloit par maintes fois estre.

Ces vers ont été ainsi modifiés par le remanieur[1]):

Et sout assez d'astronomie,
Si come l'en trouve en sa vie

1) Le manuscrit 10769 lit au troisième vers cité: *Ki a Mes en Bretaigne gist.*

Qu'a Mez en Loherraine gist
Dont cil fu qui cest livre fist.
La vout rois Charles sovent estre,
Car molt ama le leu et l'estre.

Si l'on admet avec nous que les deux rédactions ne sont pas dues à la même main, les vers cités se rapportent plutôt au premier auteur qu'au second, et s'il restait encore quelque doute au sujet de ce premier, ce doute devrait se dissiper devant d'autres raisons. Victor le Clerc a déjà fait remarquer en citant deux passages tirés de la rédaction originale de l'Image du Monde, v. 3583—8 et v. 3659—80, que Metz et la Lorraine sont les seules régions de toute l'Europe que l'auteur décrive en connaissance de cause et sur lesquelles il revienne avec une certaine prédilection, et le savant critique ajoute avec justesse que l'auteur a dû passer de longues années à Paris, où il avait bien vraisemblablement fait ses études. L'exactitude de ces remarques est remarquablement confirmée par l'étude de la langue de l'Image de Monde; en effet, comme nous le verrons plus loin, notre poème a été écrit dans un idiome qui porte les traits distinctifs du dialecte lorrain, mais qui a été fortement influencé par le français, lequel à cette époque, s'il n'était pas encore arrivé à une position tout à fait dominante comme langue littéraire, avait du moins déjà commencé à exercer une influence sensible sur la plupart des productions littéraires des autres dialectes de la France.

Ces questions décidées, nous allons entreprendre la comparaison détaillée des deux rédactions de l'Image du Monde, comparaison dont l'importance et l'intérêt ressortent clairement par les développements auxquels la précédente exposition a donné lieu. Pour ce qui concerne la rédaction originale de l'Image du Monde, nous nous bornerons à en donner une analyse aussi succincte que possible, et cela d'autant plus volontiers que ce sujet a déjà été traité par Le Grand d'Aussy, Victor le Clerc et M. Franz Fritsche[1]) et que nous espérons publier plus tard une édition critique de cette rédaction. En revanche, nous nous étendrons un peu plus longuement sur la manière dont la seconde rédaction a été

---

1) *Untersuchung über die Quellen der Jmage du Monde des Walther von Metz.* Inaugural-Dissertation, verfasst und der philosophischen Facultät der vereinigten Friedrichs-Universität Halle-Wittenberg zur Erlangung der Doctorwürde vorgelegt von *Franz Fritsche.* Halle 1880.

non-seulement interpolée, mais modifiée et refondue à l'égard de son original.

Le poème original, qui est précédé d'une table des matières, écrite en prose, donnant la suscription de chaque chapitre, commence par un prologue de 30 vers, dont les dix premiers servent à indiquer au lecteur comment il doit étudier le livre; les vingt derniers forment une espèce de prière.

Cette rédaction est divisée en trois parties, dont la première embrasse surtout la cosmogonie; la deuxième traite de la géographie en comprenant sous ce nom la description plus ou moins fantastique de tout ce que la terre offre de merveilleux aussi bien qu'une étude physique de notre globe; la troisième s'occupe principalement d'astronomie.

La première partie renferme quatorze chapitres, dont les quatre premiers sont d'un caractère général et traitent, le premier (31—136) de la puissance de Dieu, le second (137—172) et le troisième (173—220) des causes pour lesquelles Dieu créa le monde et fit l'homme à son image, sans l'exempter pourtant, comme cela est expliqué au quatrième chapitre (221—440), de la possibilité de pécher. Mais ce n'est que dans les quarante premiers vers du quatrième chapitre que l'auteur s'en tient strictement au sujet indiqué par le titre. A partir du vers 260, il se livre à la discussion de questions métaphysiques, nous donnant une idée de la façon dont ces matières étaient débattues dans les écoles philosophiques du temps.

Après avoir ainsi expliqué les rapports qui existent entre Dieu et l'homme, l'auteur célèbre l'intelligence humaine, qui éclate surtout dans l'invention des sept arts libéraux, auxquels les chapitres 5 et 7 sont consacrés. Le cinquième chapitre (421—942) traite de l'invention des sept arts, le septième (1145—1424) en donne une analyse détaillée. Les anciens sages, désireux de contribuer au développement de l'humanité, se mirent à regarder le mouvement des corps célestes, et obéissant à l'impulsion que l'étude de l'astronomie leur avait communiquée, ils s'adonnèrent aussi à l'avancement des autres sciences. Quels sont les sept arts, le poète a soin de nous en informer lui-même d'une manière très courte et très précise.

v. 855 ss. Premiers entrerent en gramaire
Por ordre en lor raison atraire;

Et puis logique por prover
Le faus et le voir demonstrer;
Apres retorique troverent
Por droiture qu'il molt amerent;
Et puis arimetique apres
Por estre es choses plus destres;
Puis troverent giometrie
Por mesurer tote mestrie;
Puis de musique la science
Por metre es choses concordance;
Au darriers n'oblierent mie
Astronomie, lor amie,
Car par li furent esmeü
D'avoir science de vertu[1]).

Parmi ceux qui avaient le plus efficacement favorisé les progrès des sciences, se place au premier rang Virgile »qui fu au tans Cesar de Rome«, v. 737. Au moyen âge il était, en outre, considéré comme magicien, voire comme prophète, prédisant l'arrivée de Jésus-Christ. Saint Paul, ayant vu ses écrits,

v. 745 ss. Dist de lui a cuer irascu:
»Ha! quel ge t'eüsse rendu
A Deu, se tu fusses vescuz
Tant que ge fusse a toi venuz[2])!«

Selon Comparetti[3]), on chantait encore au XVe siècle à l'église de Mantoue pendant la messe de Saint Paul ce cantique:

Ad Maronis mausoleum
Ductus fudit super eum
Piæ rorem lacrymæ.
»Quem te«, inquit »reddidissem,
Si te vivum invenissem,
Poetarum maxime!«

---

1) Variantes de la rédaction interpolée: 855 *ordinerent gramaire*, — 856 *Por parole former et faire*, — 859 *ordinerent*, — 867 *Et puis apres astronomie*, — 868 *Por raison querre de lor vie.*

2) Au lieu des quatre vers cités la rédaction interpolée présente ces trois vers:

Si dist de Virgile un tel mot:
»Ha! Se je t'eüsse trové,
Quel je t'eüsse a Deu doné!«

3) *Virgil im Mittelalter* von *Comparetti*, übersetzt von *Dütschke*. Leipzig 1875. — Cf. aussi Victor le Clerc et Fritsche.

Arrivé à la fin du chapitre 5, le poète interrompt son sujet et intercale entre les chapitres 5 et 7 un exposé des trois classes de la société et des tâches respectives qui leur incombent, en y mêlant une explication de la manière dont les sciences avaient trouvé leur chemin en France, où elles avaient été puissamment protégées par Charlemagne. Le chapitre 6 comprend les vers 943—1144.

Après avoir célébré, dans les chapitres 5 et 7, le génie du roi de la création, le poète passe à la cosmogonie proprement dite, en y entremêlant des dissertations géologiques et astronomiques; mais en manière de préambule il nous donne un traité sur la nature, à laquelle sa tendance à l'exagération attribue presque la même force génératrice qu'à Dieu. C'est le chapitre 8, qui va du vers 1425 à 1644. Avec le chapitre 9 (1645 à 1722), l'auteur entre en matière et nous décrit la forme du firmament, qui est ronde. Le monde est environné par l'éther, qui, à son tour, enveloppe les quatre éléments: le feu, l'air, l'eau et la terre (chapitre 10, v. 1723—1758). Le onzième chapitre (1759—1872) nous explique «comment la terre se tient enmi le monde». Avec les deux chapitres suivants, le douzième, qui comprend les vers 1873—1892, et le treizième, qui va du vers 1893 au vers 1944, se termine le traité de cosmogonie par la description de la sphéricité de la terre et par l'explication des raisons pour lesquelles Dieu donna au monde la forme ronde. Le dernier chapitre, (1945—2022), qui est intitulé: »De l'isneleté dou cors dou firmament et des. VII. planetes», présente quelques notes astronomiques qui eussent été mieux à leur place dans la troisième partie de l'ouvrage.

La deuxième partie est divisée en dix-neuf chapitres et débute par un petit prologue de dix vers (2023—2032), dont le sens moral est que, puisque la terre est si petite en comparaison des corps célestes, on doit attacher beaucoup moins de prix aux choses de ce monde qu'aux biens éternels.

Le premier chapitre (2033—2140) décrit la division de la terre et nous apprend quelles parties en sont habitées. Avec le deuxième chapitre (2141—2972) commence la mappemonde, qui débute par la description de l'Asie en quarante-quatre vers seulement (2153—2196). La première région de l'Asie, c'est le paradis terrestre, décrit en douze vers (2153—2164). Mais le poète donne libre cours à son imagination en décrivant l'Inde, à laquelle il consacre 688 vers (2197—2768, 2856—2972) afin de parler à son gré de toutes les choses merveilleuses qui s'y trouvent. Il adopte,

à ce propos, les fables qui avaient cours pendant le moyen âge, soit qu'elles dérivassent des œuvres de l'antiquité, soit qu'elles lui fussent connues par les récits des croisés. Il est à remarquer qu'au vers 2768 le poète interrompt sa description de l'Inde pour reparler de l'Asie (2769—2855).

Le 3[e] et le 4[e] chapitres, qui traitent de la géographie de l'Europe (2973—2998) et de l'Afrique (2999—3024), n'occupent que 26 vers chacun.

La géographie proprement dite n'intéresse pas notre auteur, il se borne à une énumération succincte et parfois erronée des divers pays, et il nous donne la raison du peu d'espace qu'il y consacre en ces vers:

v. 2973 ss. Puis qu'Aise devisé avons,
Eürope deviserons
Legierement, pour tost finer,
Car sovant en oons parler.

Il se produit ici un fait assez curieux. Dans tous les manuscrits, même ceux de la rédaction refaite, les deux vers suivants ont leur place dans le chapitre de la géographie de l'Afrique.

3005—6. Grece, Romanie, Toscaigne,
Gascoigne, Lombardie, Espaigne.

Or il est inadmissible que l'auteur ait attribué ces pays à l'Afrique. Il y a donc ici une erreur évidente, dont voici probablement l'explication. Les deux vers cités, qui dans l'œuvre autographe appartenaient au chapitre 3, avaient été omis par le copiste. Il s'est ensuite aperçu de son inadvertance et il a ajouté les deux vers en question au bas de la page ou de la colonne, qui finissait avec le vers 3004. Il a sans doute indiqué l'ordre réel par un signe de renvoi, et ce signe aura échappé au scribe qui lui succédait et dont on doit considérer la copie comme l'original de tous les manuscrits actuels. La place probable des vers 3005—3006 est après le vers 2980. Il paraît singulier, au premier abord, que le remanieur n'ait pas corrigé cette faute, mais il emprunte souvent au poème primitif de longs passages, qui forment, en quelque sorte, des masses compactes à l'intérieur de sa rédaction, passages qu'il copie tels qu'ils se rencontrent dans le manuscrit qu'il a sous les yeux, sans les soumettre à aucune revision.

Après s'être ainsi débarrassé de la géographie du continent, il passe à celle des îles fantastiques, sur lesquelles il s'étend avec une prédilection fort marquée (chap. 5, 3025—3146).

Le sixième chapitre (3147—3348) contient un bestiaire et un volucraire.

Le septième chapitre (3349—3394) explique »la vertu d'aucunes choses communes». Ce sont des observations générales sur quelques phénomènes qui se produisent habituellement dans la nature.

L'auteur nous conduit ensuite (chap. 8, 3395—3530) dans les entrailles de la terre, où est situé l'enfer. Il en donne une description aride, bien dépourvue des brillantes et poétiques couleurs dont Dante a su peindre le séjour des damnés.

Après cette description de la surface et de l'intérieur de la terre, il se livre à une assez longue étude physique des trois autres éléments (chapitres 9 à 17). Cinq chapitres (3531—3792) traitent de l'eau, de ses qualités et de ses fonctions; trois chapitres (3793—4052), de l'air; un chapitre, le dix—septième (4053—4144), parle du feu.

De même que la première partie, la seconde se termine par des leçons astronomiques, qui ici occupent deux chapitres (4145—4365).

La troisième partie est principalement consacrée à l'astronomie. Elle comprend vingt-deux chapitres, dont les chapitres 1 à 7 et 15 à 21 s'occupent de questions astronomiques. Nous retrouvons donc encore ici la tendance de l'auteur à s'écarter de son sujet, puisque les chapitres 8 à 14 traitent de questions qui n'ont qu'un lien bien vague avec le reste. Le premier chapitre (4366—4515) explique l'alternative du jour et de la nuit; le deuxième (4516—4579) la manière dont la lune est éclairée; le troisième (4580—4635) traite de la lune; le quatrième (4636—4711) de celle du soleil. A ce propos, l'auteur intercale au cinquième chapitre (4712—4814) un récit de l'éclipse qui eut lieu à l'occasion de la mort de Jésus-Christ. Le sixième chapitre (4815—5061) expose l'influence que les astres étaient censés exercer sur la terre et ses habitants. Le septième chapitre (5062—5127) nous apprend la grandeur relative de la terre par rapport aux autres corps célestes. Celui auquel nous devons en premier lieu ces découvertes, c'est le «roi» Ptolémée, qui plus efficacement qu'aucun autre, a contribué à l'avancement des sciences.

Ici l'auteur s'arrête pour parler de ce savant et d'autres «philosophes» (chapitre 8, 5128—5359). Puis nous apprenons com-

ment les sciences furent sauvées en vue du déluge et retrouvées après lui (chapitres 9 et 10, 5360—5397, 5398—5487). Ceux qui possédaient ces sciences pouvaient même faire des miracles. Le plus grand magicien de tous les temps fut Virgile, dont les »merveilles» sont racontées au onzième chapitre (5488—5675). Les deux chapitres suivants (5676—5873) roulent sur l'invention de la monnaie, établie d'abord, selon l'auteur, pour la commodité des gens et surtout des philosophes qui parcouraient le monde pour étudier. Nous sommes ensuite édifiés par un traité de philosophie (chapitre 14, 5874—5981).

Après ces digressions, l'auteur reprend enfin ses leçons astronomiques, interrompues au septième chapitre et il les poursuit jusqu'à la fin de l'avant-dernier chapitre (5982—6453), le dernier (6454—6594) n'étant qu'un assez long épilogue récapitulant les principaux points du poème.

Après cette analyse sommaire du texte primitif, voyons comment le remanieur a procédé pour en faire, en quelque sorte, une nouvelle édition. Après avoir bien pénétré le style et le sujet du remarquable ouvrage qu'il étudie, il s'aperçoit d'une part que la disposition du sujet n'était pas effectuée d'une façon rigoureuse et que par conséquent elle appelait une revision, d'autre part il ne peut pas résister à l'envie d'augmenter un poème devenu rapidement populaire, en intercalant çà et là des épisodes destinés la plupart du temps à entretenir le lecteur par des récits fabuleux. Parfois, cependant, les parties ajoutées ont trait à des questions scientifiques, mais alors les interpolations faites sont relativement de peu d'étendue. Ce n'est pas tout; il arrive souvent au »renouveleur» de supprimer divers passages, généralement assez courts du texte primitif et ces retranchements sont amenés le plus souvent par les modifications apportées à l'ordre suivi par la rédaction originale. On comprend aisément que dans le cours du poème quelques vers isolés aient été ajoutés ou supprimés selon les circonstances et même plus ou moins remaniés.

Cette seconde rédaction de l'Image du Monde[1]) est divisée en deux parties, dont la première contient six et la seconde quinze chapitres, sans compter l'épilogue qui termine le poème.

---

1) Nous basons toujours nos données relatives à cette rédaction, à moins de raisons spéciales, sur le ms 25407 du fonds français (277 du fonds de Notre-Dame).

Le prologue de dix vers par lequel débute le texte original et où il est recommandé au lecteur de ne jamais poursuivre sa lecture, sans avoir bien compris ce qui précède, est rejeté au commencement du livre second; mais ici le remanieur se rend coupable, du premier coup, d'une fâcheuse inconséquence en faisant introduire sa rédaction par les vers suivants, dont les deux premiers sont tirés du texte primitif, où ils occupent les numéros 11 et 12:

Qui veut entendre a ces comanz,
Si puet aprendre en ces romanz
Des ouvres Deu et de clergie,

sans que la moindre recommandation ait pu être adressée au lecteur. Dans le poème original. *ces comans* se rapportent aux exhortations contenues dans les dix premiers vers.

Aux trois vers cités se joignent onze autres vers formant ensemble le prologue, où l'auteur dit avoir traduit son ouvrage du latin pour le mettre à la portée des laïques.

Les soixante-six vers suivants forment la table des matières, qui ici est versifiée, de la première partie, à laquelle se joignent les vers 17 à 30; le texte primitif, au contraire, est précédé d'un index en prose, qui se rapporte à tout le poème.

En dehors des indications du contenu de chaque chapitre que nous fournit ainsi la table des matières, chaque chapitre est, ici comme dans la rédaction originale, précédé d'une suscription en prose, en guise de titre, généralement faite avec beaucoup de précision. Le premier chapitre: »*De la grant bonté de Deu*« est copié en entier sur le texte primitif, où il occupe les vers 31—136.

Le deuxième chapitre »*comment Deus crea nature*« comprend en tout 248 vers, ainsi ordonnés: v. 1425—30 du texte primitif. puis une interpolation de 77 vers, où nous apprenons que Dieu tira la nature du néant, qu'il en fit trois parties, dont la plus parfaite, le ciel empyrée, était assignée aux anges comme demeure; la seconde partie comprenait le firmament avec les étoiles, le soleil, la lune, etc.; la troisième partie était la terre. La nature possède une grande force génératrice, mais elle n'est considérée par l'auteur que comme »l'outil ou l'instrument» dans la main du Dieu créateur, et l'activité qui se manifeste dans la nature, dépend entièrement de la volonté de Dieu[1]). Viennent ensuite les vers de la

1) Le second auteur développe ici avec beaucoup de clarté ce qui était resté un peu vague et obscur dans la rédaction originale; de là viennent les

rédaction première 1451—1510; 1525—38; 1515—24; 2 vers interpolés; 1511—14; 1539—52; 11 vers interpolés, où l'auteur dit que la description qu'il fait de la nature ne se rapporte qu'à la terre et non pas aux deux autres parties: le ciel et le firmament; 1554—1604; 2 vers ajoutés.

Le troisième chapitre: »*Porquoi Deus fist le monde*» correspond aux chapitres II—IV de la rédaction originale, mais avec quelques additions et suppressions. Voici l'ordre suivi par le remanieur: v. 137—152; les vingt vers suivants, qui contiennent des réflexions pieuses, ont été supprimés; v. 173—184; vingt-et-un vers interpolés, qui racontent, d'après la Genèse, la création et la chute des premiers hommes; v. 187—188 modifiés; v. 189—190; manquent les trente vers suivants, qui présentent des raisonnements de morale religieuse; v. 221—256; vingt-quatre vers interpolés, qui ne servent qu'à amplifier le sujet traité; v. 257—260; une intercalation de seize vers, parmi lesquels se retrouvent pourtant les vers 419—420, forme la transition au chapitre suivant.

Le quatrième chapitre: «*comment les set ars furent trovées et sauvées por le deluge*» comprend les chapitres V—VII de la première et les chapitres IX—X de la troisième partie de la rédaction originale, mais soumis à une refonte assez importante. Le sujet est introduit de la même manière dans les deux rédactions, c'est-à-dire par les vers 421—464; suit une intercalation de dix vers sans importance; 465—476. Les vers 477—487 qui servent de conclusion aux observations sur les mouvements de la lune, sont omis. Les huit vers suivants, 489—496, dans lesquels l'auteur fait de vives sorties contre la paresse et la volupté de ses contemporains, donnent lieu à une amplification ou plutôt à une modification dans la seconde rédaction. Comme il ne laisse pas d'y avoir de l'intérêt à voir un exemple de la manière dont un tel remaniement s'est opéré, nous citons ici les deux textes pour laisser au lecteur l'occasion de faire une comparaison qui ne sera pas sans profit pour l'appréciation respective des deux rédactions de notre ouvrage. Texte original:

---

explications différentes de la part des commentateurs de l'Image du Monde. Cf. *Le Grand d'Aussy, Hist. Litt. de la France*. p. 305—6. et *Fritsche*, Untersuchung über die Quellen der Image du Monde, p. 17—18.

v. 489. Ensi com ele[1]) fait encore
Sans rien muer. Mais les gens d'ore
Pansent or plus a autre afaire
Por lor lasses piax grasses faire,
Qui si tost vont a porriture,
Por lor vilaine norriture,
Qui les livre a honteus essil.
Ensi ne faisoient pas cil,
Car ne querroient fors mangier
Tant qu'il peüssent alegier
Lor faim, por lor cors sostenir
Et lor vie en sante tenir

Texte refait: Ensi come ele fait encore.
Et retenoient au memore
Le tens et le nombre des jors
Qu'ele renoveloit son cors.
Ensi s'estudioient lors,
Ne aisoient pas tant lor cors
Qu'il en laissassent a enquerre
Les biens Deu pour aise de terre,
Car qui son cors veut aisier[2])
A l'ame tot son desirier:
Aise de[3]) cors, dolor a l'ame.
N'orent cure de tel reclame,
De granz mangiers, ne de mos liz;
Plus chier avoient lor deliz
De l'ame, qui ne puet morir,
Que dou cors, qui convient morir.
L'ame amoient plus que le cors,
N'amoient pas la vie de pors,
Ne querroient fors tant mangier
Qu'il en peüssent alegier
Lor faim, por lor cors sostenir
Et lor vie en santé tenir.

Les deux textes vont ensemble jusqu'au vers 506. Les vers 507—520 sont omis, mais le remanieur reprend le texte primitif

1) La lune.

2) Une syllabe manque. Il faut probablement ajouter *sol* avant ou après *veut*.

3) Le ms. 25407 porte *de*, mais il faut probablement lire *dou*.

à partir du vers 521 et le suit, avec de très légères modifications, jusqu'au vers 610. Les huit vers suivants sont remplacés par une interpolation de trente-six vers, dont une partie pourtant correspond plus ou moins exactement aux vers 835—850. L'auteur blâme les gens qui n'étaient allés faire leurs études à Paris que pour l'honneur d'obtenir le nom de »maistre» et qui, cette dignité à peine acquise, ne se font pas faute de négliger et de mépriser les études. Paris est donc mentionné comme le centre de la vie intellectuelle en France, et il semble qu'on puisse conclure du contexte, du moins avec un certain degré de vraisemblance, que notre poème, tant dans sa première que dans sa seconde rédaction, n'a pas été fait à Paris.

Texte original, v. 835:

Une costume a a Paris
Que maint clerc volent avoir pris
D'estre maistre et avoir renon,
Ne plus ne quierent que le non.
Si ont plus chier le non de maistre
A po savoir que bon clerc estre,
Por avoir le non de maistrie
Si que vanitez les maistrie.

Texte refait: Maint clerc ont a Paris esté
Qui plus se sont toz jorz pené
D'estre maistre por los de gens
Que por clergie avoir ne sens.
Encore ont molt plus chier avoir,
Non de maistre o petit savoir
Que assez sans le los de maistre,
Si com vanitez les enmaistre.

Si les auteurs avaient vécu à Paris lors de la composition du poème, ils n'auraient probablement pas manqué d'y faire allusion et en ce cas on se serait attendu, avec une autre tournure de la phrase, à une expression telle que *ci a Paris* ou *sont venu à Paris*. En dehors du passage que nous venons de citer, l'auteur parle de Paris encore à deux reprises:

v. 939. Et ce qui or seü en est [1])
De la cité de Paris naist;

1) Savoir des sciences.

Plus que de nule autre cité
Cele en a la nobilité.
Clergie regne or a Paris,
Ensi com ele fist jadis
A Athenes, qui siet en Grece,
Une cité de grant noblece.
v. 1013. Tot autresi dire vos puis
Que Paris est ore li puis
Ou l'on puet plus puisier science.

Ici les deux rédactions coïncident complètement. Viennent ensuite les vers 619-70 accompagnés d'une interpolation de trenteneuf vers, qui présentent des préceptes religieux. Puis les vers 671—712. Après nous avoir expliqué l'invention des sept arts, le remanieur continue son exposition par le récit de la manière dont ils furent conservés en vue du déluge, et avec beaucoup d'à-propos, il réunit ainsi dans un même chapitre ce qui était dispersé en différents endroits du texte original. Donc après le vers 712 viennent les vers 5367—5472 sauf quelques modifications, additions et suppressions sans importance. Les vers 712—732 manquent. Les vers 732—748 où Virgile et Saint Paul sont mentionnés parmi ceux qui ont contribué à l'avancement des sciences, sont réservés pour plus loin et intercalés entre la fin du paragraphe où les miracles de Virgile sont racontés et le commencement de la vie de Saint Paul, qui est tout entière du fait du second auteur.

Ici se remarque une assez grande suppression. Les vers 748—834, où l'auteur déclame contre les riches et les ignorants et se plaint de la dégénérescence du siècle, ont été omis.

Après les vers 855—870 cités ci-dessus, qui contiennent l'énumération des sept arts, le remanieur se transporte tout d'un coup au vers 1145, c'est-à-dire au début du chapitre 7 de la rédaction originale, où commence l'analyse détaillée des arts libéraux. Le remanieur suit assez exactement son original jusqu'au vers 1350; deux interpolations se rencontrent pourtant dans le courant des vers 1145—1350: la première après le vers 1229, la seconde après le vers 1343. Dans son analyse de l'astronomie, l'auteur avait fait comprendre que le plus grand astronome, après tout c'était Dieu. Cela fournit l'occassion à l'interpolateur d'intercaler trente-sept vers sur les attributs de Dieu. L'auteur avait dit sans aucune arrière-pensée à propos de l'ancien temps

v. 1340. Que nus hom sers a autres genz,
Ne nus bas hom, ne nus vilains —
Tant fust de grand richesse plains —
N'osoit rien des VII ars aprendre,
Por les gentis, qui tot entendre
I voloient[1],

ce qui donne lieu à une amplification de trente-trois vers, où le renouveleur fait l'éloge de ce temps de privilèges pour le clergé et exprime son mépris des basses classes de la société, qui avaient »les sens vilains et les rudes entendemenz».

Maintenant le remanieur fait un pas en arrière pour reprendre au vers 949 l'exposition »des trois menières de genz». L'ordre qu'il suit par rapport à la rédaction originale est celui-ci: v. 949—964; quatorze vers interpolés; v. 965—968; cinq vers interpolés; v. 980—983; trois vers interpolés; v. 1351—1386; vingt-quatre vers interpolés; v. 873—882; soixante-dix vers interpolés; v. 894—900; deux vers remaniés sur les vers 911—912; v. 939—946; douze vers interpolés; v. 989—1039; huit vers interpolés; v. 1040—1061, parmi lesquels l'importante modification apportée aux vers 1055—1056 a déja été signalée.

C'est là, comme on peut le voir, une modification assez considérable de la forme primitive du sujet; mais les transitions sont toujours motivées et se font sans difficulté. L'interpolation de soixante-dix vers qui se trouve après le vers 882, est des plus intéressantes. Le renouveleur donne comme pendant à l'exposition des sept arts un poème sur les sept vertus: la Foi, l'Espérance, la Charité, la Sapience, la Force et la Vigueur du cœur, la Tempérance, la Justice. Ces rapprochements sont faits avec beaucoup de talent. On lirait l'Image du Monde dans sa forme originale d'un bout à l'autre, que c'est à peine si on y découvrirait un reflet de poésie — ici au contraire on découvre le poète. Nous donnerions ce beau morceau en entier, si nous disposions de tous les matériaux manuscrits de la rédaction interpolée ou du moins de plus d'un manuscrit. Nous nous bornerons à citer comme spécimen la strophe sur la charité d'après le ms. 25407, en corrigeant les fautes évidentes.

Si come retorique apres
Est aornemenz des secrez

1) Les deux derniers vers n'ont pas été adoptés par le remanieur.

Qu'il convient entendre en raison;
Ensi a charitez le don
D'aorner toz les biens de l'home,
Par quoi ses maus tue et assome.
Qui charité a sans desroi,
En ciel a corone de roi.

C'est après le vers 1061 que commence la première grande interpolation, forte de trois cent quarante-deux vers. Dans le texte original il était fait mention de Metz et des riches présents donnés par Charlemagne à l'église de cette ville. Cela amène l'interpolateur à insérer un long paragraphe sur la généologie, le caractère et les mœurs de ce roi et de son fils Looys. Cette interpolation finit par ces deux vers:

Ci nos tairons de Looys
Le fils Charlon od molt fier vis,

et l'interpolateur reprend sa copie du texte original avec ces vers:

v. 1063. Et se pena tote sa vie
D'amener en France clergie,

Or, il est à remarquer que dans l'original ces vers se rapportent à Charlemagne et non pas à Looys, qui n'y est point nommé.

Le quatrième chapitre se termine avec les vers 1063—1078, 1123—1130. Le morceau qui traite des frères Jacobins et de leurs mérites et qui comprend les vers 1079—1122 ne se trouve pas dans le texte interpolé.

Le chapitre V est intitulé: «*Du sermon de philosophie*»: il tient en effet tout ce qu'il promet, car en huit cent quatre-vingt-quatorze vers nous sommes édifiés par un amas de préceptes de morale religieuse, entremêlés de raisonnements philosophiques, où l'on sent partout le prédicateur, nulle part le poète. Comme d'habitude, ce sont les riches et les hypocrites que le sermonneur foudroie avec le plus de véhémence, mais il ose attaquer jusqu'aux abbés, évêques et archidiacres, qui, trop attachés aux plaisirs mondains, aiment l'éclat et la pompe et font de folles dépenses, au lieu de prêcher humblement l'Evangile et de donner leur superflu aux pauvres.

La plus grande partie appartient à l'interpolateur, qui a pourtant fait rentrer dans le cours de son sermon ces vers de l'ancienne rédaction: 508—516, 261—296, 299—300, 305—308, 323—338, 355—362, 369—386, 389—406.

Le renouveleur transporte à la fin du chapitre V le chapitre XII du troisième livre de la rédaction originale: «porquoi et comment monoie fu establie», en insérant çà et là quelques vers additionnels. Le chapitre finit comme il avait commencé par un sermon, cette fois-ci de soixante-deux vers, où l'on apprend que la monnaie n'a pas été inventée pour qu'on amasse des écus, mais uniquement pour la commodité des voyageurs et des commerçants et surtout pour celle des anciens philosophes qui parcouraient le monde à la recherche de la vérité. La vie de ces philosophes forme le sujet du chapitre VI, et ce qu'il y a à remarquer, outre la disposition très accusée de l'interpolateur à élargir le texte par de fortes additions, c'est le soin avec lequel le renouveleur réunit au même endroit tous les vers qui, bien que se rapportant à la même personne, se trouvent souvent dispersés çà et là dans l'ancien texte.

La vie de Platon est racontée dans les vers 5771—5780, dix-huit vers interpolés, v. 5887—5898, vingt-quatre vers interpolés; celle d'Apollonius dans les vers 5781—5794; celle d'Iarchas dans les vers 5795—5818 sauf deux vers interpolés; celle d'Alexandre dans les vers 5819—5820, 2469—2470, 5821—5824, huit vers interpolés, 2473—2492, quatre vers interpolés.

Quant aux miracles de Virgile, le texte primitif est intégralement reproduit, si on ne tient pas compte de trois petites interpolations. La première, de dix vers, est placée après le vers 5556. Selon elle, Virgile avait fait un livre, «petit comme son poing», où il avait écrit un traité des sept arts, mais duquel personne ne pouvait s'approcher excepté un de ses «clercs», qui fut le fils d'un roi de Sicile. L'immixtion de cet épisode est motivée par le sujet de la vie de Saint Paul, telle qu'elle est racontée par l'interpolateur, et où il sera question de nouveau du livre et de l'élève de Virgile, nommé Lucinius.

La seconde interpolation est de deux vers seulement, où il est dit que la cause de l'insolation de Virgile était celle qu'il se promenait

Com cil qui aloit volontiers
Ades le chaperon arriers.

La troisième est également de deux vers. Le portrait de Virgile, tel qu'il est représenté dans l'ancien texte, qui lit:

v. 5603. Et fu de petite estature,
Le dos corbe un po par nature[1]);
Et aloit la teste baissant,
Ades vers terre regardant.

n'est pas précisément celui auquel on s'attendrait. C'est pourquoi l'interpolateur s'empresse d'ajouter:

Car costume est de sutil sage
Qu'en terrre esgarde par usage.

Les vers 5619—5628, qui contiennent des réflexions d'un caractère général, manquent.

La vie de Saint Paul comprend deux cent vingt vers. Elle commence par quatre vers nouveaux, puis viennent les vers 5831—4, interpolation de seize vers, v. 735, un vers ajouté, v. 739—740, quatre vers intercalés, 746—7; le reste est tout entier du fait de l'interpolateur, à part quelques détails qui se rapportent au séjour de Saint Paul chez Saint Denis l'Aréopagite et qui ont déjà été racontés en d'autres termes dans les vers 4726—4774 de la rédaction originale, vers qui plus loin sont reproduits tels quels par le renouveleur. Nous assistons d'abord aux voyages de Saint Paul en Italie, et nous nous rappelons la fameuse exclamation qu'il fit en prenant connaissance des écrits de Virgile, puis à sa visite à la cave souterraine, dans laquelle personne ne pouvait entrer, parce qu'elle était protégée par deux hommes de cuivre, qui tenaient à la main de grands marteaux de fer. Saint Paul s'approche pourtant d'assez près pour voir le spectre de Virgile assis devant une table surchargée de livres, et lisant à la lumière de deux cierges. Il tenait fermement dans sa main droite un livre qu'apparemment il estimait au-dessus de tous les autres. En même temps, un archer se tenait debout, immobile, visant constamment à la flamme des cierges. Saint Paul dompte les hommes aux marteaux, mais juste au moment où il se dispose à entrer dans la cave, l'archer éteint les cierges d'un coup de flèche, et Saint Paul ne trouve plus que de la cendre. N'ayant pu convertir Virgile, ni s'emparer de ses livres, il part pour la Sicile, où il convertit au christianisme l'élève de Virgile, Lucinius, qui fut «roi de cele région». Il s'en va ensuite en Grèce, où le hasard le fait tomber sur un livre, écrit par Nébucanézar (appelé Nobugedonosor dans notre

1) Réd. interp.: *Maigres et corbes par nature.*

manuscrit), roi de Babylone. La lecture de ce livre lui cause une vive joie, parce qu'il y apprend que, grâce à l'intervention divine, ce roi a pu s'élever jusqu'au rang de prophète, annonçant l'arrivée du Sauveur: il a vu un homme, dans lequel il reconnaissait le Fils de Dieu, tenir compagnie aux trois jeunes hommes qu'il avait fait jeter dans la fournaise ardente, sans que le feu pût leur porter la moindre atteinte.

La quatrième légende a pour objet la conversion au christianisme de Denis l'Aréopagite, que le poète confond avec Saint Denis de France. Denis avait été fortement impressionné par la vue d'une éclipse de soleil qui amena une obscurité complète et dont il n'avait pu se rendre compte, malgré ses profondes connaissances en astronomie. Il demanda raison de cette éclipse à Saint Paul, qui lui expliqua qu'elle avait eu lieu à cause de la mort de Jésus-Christ. Denis se convertit après avoir vu un miracle: la résurrection d'un mort par Saint Paul.

Le premier auteur avait cité Saint Brandan parmi les philosophes qui avaient contribué au développement des sciences et lui avait consacré dix-huit vers (5835—5852). Cette notice finit par ces deux vers:

Mainte autre grant mervoille vit,
Si com en sa vie est escrit.

Cela amène le renouveleur, qui ne se sent pas satisfait d'une mention aussi simple et aussi courte, à avoir recours à cette vie de Saint Brandan dont parle son prédécesseur et qu'il trouve en effet, selon sa propre assertion, dans l'abbaye de Saint Arnoul de Metz, le lieu probable de ses travaux. L'interpolation qui suit est la plus importante et la plus étendue de celles qui se rencontrent dans l'Image du Monde, car elle comprend 1740 vers. Seulement, comme elle a fait l'objet d'une publication à part par Achille Jubinal dans sa Légende de Saint Brandaines, Paris 1836, nous n'en ferons pas l'analyse ici.

On voit le procédé des écrivains de ce temps. On remarque déjà chez l'auteur de la rédaction originale de fortes dispositions à assaisonner l'aridité du sujet par l'intercalation de descriptions et de récits fabuleux, mais il garde pourtant quelque mesure. Le renouveleur enchérit sur cette tendance et fait des interpolations qui sont tout-à-fait hors de proportion avec le cadre de l'ouvrage. Mieux encore, il ne se contente pas d'élargir les sujets que lui

offre son original, mais une fois qu'il s'est lancé dans la voie des interpolations, il en ajoute dont l'ancien texte ne disait mot. C'est ainsi qu'il fait suivre la légende de Saint Brandan des deux contes suivants: «*Del philosophe qui descrist comment nature fist un home*» et «*Del philosophe qui ocist sa mère par sa parole*», dont l'un contient cent cinquante-huit, l'autre trois cent quatre vers.

Le premier raconte comment la Nature se concerta avec les sept Arts sur la manière de créer un homme. Par leur grand savoir ils réussirent effectivement à former des quatre éléments un corps, mais ils ne purent pas y mettre de la vie, car ils ne disposaient d'aucune âme. La Nature demanda conseil à la Philosophie, qui, après avoir consulté «ses filles, les sept Arts»[1]), déclara qu'il fallait aller au ciel pour en chercher une. La Philosophie et les sept Arts construisirent ensemble un char, attelé de cinq chevaux «selon la raison des cinq sens». La Nature voyagea à travers la terre, l'eau et l'air, jusqu'à ce qu'elle arrivât au ciel, où elle fut reçue avec bienveillance par l'Imagination, la Raison et l'Entendement, les trois «sens» c'est-à-dire facultés de l'âme. Elles la menèrent devant Dieu, qui agréa la demande de la Nature et lui donna une âme, avec laquelle elle s'en retourna sur la terre.

Le sujet du second conte est en résumé celui-ci: Un enfant, né de riches parents, avait été envoyé faire ses études chez un philosophe d'un pays étranger. Il ne tarda pas à devenir un prodige de savoir. Ayant appris par la lecture d'un livre qu'aucune femme ne pouvait être chaste si elle réussissait à cacher sa vie, il voulut démentir une aussi triste doctrine, et résolut, après trente ans d'absence, de retourner chez ses parents pour éprouver sa mère, qui avait la réputation d'une fidélité incorruptible. Déguisé en pèlerin, il se présente à la maison paternelle et demande l'hospitalité; on la lui accorde. Il met ses premiers soins à gagner la chambrière, qui l'introduit dans la chambre à coucher de sa mère; celle-ci lui permet de partager son lit. Le matin suivant, le jeune homme veut se retirer pour ne pas se rendre coupable, mais sa mère l'accable d'injures et lui fait une scène telle que le fils, pour éviter un esclandre, se voit obligé de révéler sa naissance. A l'ouïe de cette nouvelle, la mère éprouve une si vive émotion et se sent prise de tant de honte qu'elle tombe morte sur

1) *Art* est dans la vieille langue, comme en latin, du genre féminin.

le plancher. Les remords du jeune homme qui, pour avoir parlé, a été cause de la mort de sa mère, sont déchirants et comme pénitence il ne veut plus proférer une seule parole pendant le reste de ses jours. Cependant il exerce «par signes et par écrit» son métier de professeur, et sa réputation parvient bientôt jusqu'aux oreilles de l'empereur Adrien, qui le fait venir à Rome. Là il a à subir les tortures les plus atroces et est même menacé de mort, parce qu'il s'obstine à ne point parler. Il résiste victorieusement à toutes les épreuves, et l'empereur est pris d'une si vive admiration pour le philosophe qu'il lui prodigue ses bonnes grâces, et le savant homme peut continuer librement d'enseigner les arts, sans manquer à la foi jurée.

Le dernier des philosophes dont il est parlé, c'est Ptolémée, qui savait mieux l'astronomie qu'aucun autre homme avant lui, excepté Adam, car celui-ci «était sorti des mains de Dieu». David et Salomon sont aussi nommés, mais en passant. Voici l'ordre suivi à l'égard du texte original: v. 5129—5130, v. 5828, interpolation de quarante-et-un vers présentant des réflexions morales, v. 5296, sept vers interpolés, v. 5299—5307, 5342—5345, 5347—5348 remaniés, deux vers ajoutés, v. 5349—5352, 5353 remanié, quinze vers ajoutés, v. 5143—5144, douze vers ajoutés.

Nous sommes maintenant arrivés à la seconde partie de la rédaction interpolée. Le petit prologue de dix vers par lequel débute le poème original, est ici, comme nous l'avons déjà dit, transporté à la tête de la seconde partie de l'Image du Monde, mais fort amplifié. De dix vers il passe à soixante-dix-huit. Suit la table des matières rimée. Celle-ci comprend cent quatre vers, et il faut remarquer tout d'abord que le remanieur se rend coupable d'une contradiction en disant aux premiers vers commençant l'index du second livre, que ce livre contiendra quinze chapitres, alors que plus loin dans le courant du même index il ne le divise en réalité qu'en quatorze.[1]) Mais on retrouve dans le contexte le plan original, qui comprend quinze chapitres. La division des chapitres est marquée par des suscriptions en prose, écrites en lettres rouges dans la plupart des manuscrits.

Dans la seconde partie, le renouveleur suit plus fidèlement son original qu'auparavant et n'intercale plus qu'une seule inter-

1) C'est du moins le cas du ms. 25407.

polation de quelque longueur. Il y réunit tout le second livre de la rédaction originale et les parties du premier et du troisième livres qui traitent de questions astronomiques. La division de l'ouvrage est donc ici plus simple et mieux marquée que dans sa forme primitive. D'une part Dieu et l'homme, de l'autre la terre et les cieux, tel est le plan que l'on entrevoit déjà dans la rédaction originale et qui est strictement réalisé dans la rédaction remaniée.

Afin de permettre au lecteur d'embrasser d'un coup d'œil la disposition du sujet traité dans le second livre et de se rendre compte de la clarté et de la précision qui y règnent, nous donnerons ici la suscription des différents chapitres, ainsi que le nombre des vers contenus dans chacun.

Chap. I: De la forme du monde en gros, 198 vers.

Chap. II: Coment la terre est devisée, 118 vers.

Chap. III: De la mappemonde, 1850 vers.

Chap. IV: Dou second element, qui est l'eve, 290 vers.

Chap. V: Dou tiers element[1]), 334 vers.

Chap. VI: Dou feu, qui est li quarz elemenz, 62 vers.

Chap. VII: De l'air pur et des planetes, 268 vers.

Chap. VIII: De la meniere dou mouvement dou ciel, 104 vers.

Chap. IX: Coment il est jorz et nuiz, 194 vers.

Chap. X: Coment la lune prent lumiere et de l'eclipse, 260 vers.

Chap. XI: De la vertu dou ciel et des estoilles, 262 vers.

Chap, XII: Porquoi li mondes est reonz, 70 vers.

Chap. XIII: Est que est estoilles et granz mondes et petiz, 104 vers.

Chap. XIV: De la mesure dou monde, 436 vers.

Chap. XV: Des ciez dessus le firmament, 134 vers.

Enfin, comme épilogue: Le retour des choses dites, en 118 vers, qui n'est qu'une récapitulation des sujets traités dans les deux livres et qui par conséquent ne fait que répéter dans des termes un peu différents l'index versifié qui dans cette seconde rédaction est placé à la tête de l'un et de l'autre livre. Dans la rédaction originale, au contraire, on s'en souvient, la table des matières est écrite en prose.

1) C'est-à-dire l'air.

A ce propos, nous remarquerons de plus que le remanieur met parfois en vers les rubriques écrites en prose du texte primitif. Il modifie ainsi les transitions qui se trouvent dans le texte original et le tout présente une suite continue dans l'exposition.

Notons que dans ce second livre ainsi que dans les parties correspondantes de la rédaction originale, il y a çà et là des figures intercalées dans le texte. Les figures, qui dans les manuscrits sont dessinées avec une habileté et avec des soins bien différents, doivent être, selon l'index prosaïque qui précède le poème original, au nombre de vingt-huit dans le premier livre, de neuf dans le second et également de neuf dans le troisième. Dans quelques manuscrits les figures font complètement défaut.

Le chapitre I répond aux chapitres IX—XI et en partie aux chapitres XII et XIV de la rédaction originale. Voici de quelle manière: v. 1645—1655. Puis quatre vers nouveaux au lieu des vers 1656—1728, qui ont été supprimés. Nous avons donc ici un exemple d'une restriction du sujet : quatre vers au lieu de soixante-treize. V. 1729—1730, les quatre vers suivants sont remplacés par six autres, les vers 1735—1736 sont modifiés, v. 1737—1764, trois vers + v. 1814 au lieu des v. 1765—1766, v. 1767—1790, deux vers substitués aux vers 1791—92; v. 1793—1796, quatre vers ajoutés, v. 1797—1805, onze vers substitués aux vers 1806—1816, v. 1817—1860, 1863—1888, six vers ajoutés, v. 1967—1980, un vers ajouté.

Le chapitre II n'est qu'une reproduction du premier chapitre du deuxième livre de la rédaction originale avec de très légères modifications.

Le chapitre III, intitulé la mappemonde, est le plus étendu du livre second et correspond aux chapitres II—VIII de la rédaction originale. Dans celle-ci, la mappemonde est précédée d'une petite introduction de douze vers seulement, remplacée ici par une amplification de quarante-huit vers.

La mappemonde commence dans la rédaction originale par la description du paradis terrestre, qui n'y occupe que douze vers (2154—2165).

Cela donne lieu au renouveleur de faire ici sa dernière grande interpolation, longue de trois cent quatorze vers. Cette fois-ci, c'est la légende de la visite de Seth au paradis terrestre que l'au-

teur raconte, bien qu'il n'en soit pas dit un mot dans l'ancien texte. L'interpolateur cède donc encore une fois à son désir d'exciter l'intérêt et la curiosité du lecteur par des contes bien étrangers au sujet de l'œuvre dans laquelle ils ont trouvé place. Les légendes ne sont pas de son invention, mais il les raconte soit d'après des originaux latins soit en suivant la tradition orale. C'est son défaut de les faire entrer dans un ouvrage où elles n'ont que faire, mais on lui est redevable, et c'est là son mérite, de les posséder en vers français.

Afin de donner une grande autorité à son récit et de le rendre plus respectable, l'auteur prétend avoir trouvé l'original latin de la vie de Seth dans la ville d'Acre en Syrie, dans une église d'ancienne religion.

Comme la légende de Seth est fort mouvementée et témoigne d'une très vive imagination, elle mérite d'être analysée un peu plus longuement.

Après qu'Adam et Ève eurent été chassés du paradis, nul n'avait pu y pénérer, parce qu'il était entouré de flammes qui s'élevaient jusqu'aux nues, et qu'un ange en gardait l'entrée, une épée ardente à la main. Il y eut pourtant une exception. Voici à quel propos. Quand Adam eut pleuré pendant cent ans son fils Abel, tué par »Cain le félon», un ange vint vers lui et lui dit: Cesse de pleurer, car je connais une femme »en bon pays» de qui tu engendras un fils que tu nommeras Seth. Adam avait alors »sis-vinz ans et sept» (cent vingt-sept ans). Après avoir vécu neuf cent trente ans, Adam, sentant approcher sa fin, appela son fils Seth et l'envoya au paradis chercher »l'huile de miséricorde», que Dieu lui avait promise, en le chassant du paradis. Après s'être bien renseigné sur la route à suivre, Seth partit et arrivé à la porte du paradis, il fut bien accueilli par l'ange, qui, il est vrai, ne lui permit pas d'entrer mais le laissa regarder par la fenêtre. Seth put contempler alors toutes les magnificences de cette demeure céleste, mais ce qui attira surtout son attention, ce fut un arbre qui »sur toz estoit plus granz, plus biaus, plus apparanz». Après avoir joui longtemps de ce splendide tableau, il entra pour un moment en conversation avec l'ange, qui à la fin de leur entretien l'engagea à regarder de nouveau. Seth vit alors le même arbre, tout à l'heure encore surchargé de feuilles et de fruits, tout-à-fait desséché. Il n'en restait plus qu'un tronc nu et pourri, autour

duquel s'enroulait un hideux serpent. Ébahi de cette rapide transformation, il en demanda l'explication à l'ange : c'était l'arbre de vie, dont ses parents avaient mangé et qui avait été frappé de malédiction à cause de leur désobéissance au Créateur. Regardant encore une fois par la fenêtre, Seth aperçut sur le »fût» un »juvencel de grant beauté», dont la tête s'élevait jusqu'au ciel et dont les bras se tendaient au monde entier: c'était l'huile de miséricorde, le fils de Dieu, crucifié pour racheter les péchés des mortels et devant lequel le serpent s'était enfui. Sur le point de partir, Seth pria l'ange de lui donner un signe qui pût servir de preuve qu'effectivement il était parvenu jusqu'au paradis. L'ange lui donna trois grains, qu'il rapporta à son père. La vue de ces grains fut la dernière joie d'Adam. Il les avala et en mourut aussitôt. Il fut enseveli à Hébron.

Longtemps après, pendant le règne du roi David, un voyageur, arrivé à cet endroit, vit croître trois verges d'une grande beauté sur le tombeau d'Adam. A peine le roi en fut-il informé qu'il ordonna de transporter les trois verges à Jerusalem et de les planter près de ses appartements privés. Trente ans après, elles s'étaient transformées en un grand arbre, qui formait au sommet trois vastes ramifications. Lorsque le temple construit à Jérusalem par le roi Salomon fut achevé, on s'aperçut qu'il y manquait une poutre. Pour y suppléer, on fit abattre l'arbre planté par David, mais quoiqu'on l'eût mesuré en conformité des autres poutres, il se trouva être tantôt trop long, tantôt trop court de trois pieds, quel que fût l'endroit où on voulût l'ajuster. D'autres miracles se firent encore. Une femme s'assit sur la poutre déposée dans le temple et eut les vêtements brûlés. On transporta alors la poutre hors du temple et en fit un pont. La reine de Saba, appelée Sibylle, venant par cette voie, reconnut la sainte origine du pont et trouva injuste et indigne que cette poutre fût foulée aux pieds des passants; sur sa recommandation, on enleva le pont et le jeta dans une pièce d'eau, où il alla immédiatement au fond. Mais au jeudi saint qui précéda la mort de Jésus, la poutre revint à la surface de l'eau et fut prise par les juifs, qui en firent la croix sur laquelle ils crucifièrent le Sauveur. L'auteur termine la légende par ces vers:

Ensi fut Seth, le fiz Adam,
En paradis, ce treuve l'an;

Mais en nul autre livre ne truis
Que nus autres hom i fust puis.
Si revendrai à ma matire
Por la mappemonde decrire.

Le remanieur prend maintenant les sujets tels qu'ils lui sont offerts dans l'ancien texte, mais il les dispose d'une façon qui s'écarte considérablement de l'ordre suivi par son prédécesseur. Le nouvel arrangement est certainement préférable.

La description de l'Inde commence avec le vers 2197. Le remanieur intercale après le vers 2202 la section du poème original qui est intitulée »des contrées d'Inde» et qui comprend les vers 2619–2766, réunissant ainsi en un même endroit les parties de l'ancien poème qui se rapportent au même sujet. Les vers 2203—2222, où il est parlé de l'île de Probane, sont réservés pour plus loin et intercalés dans le courant du chapitre cinq du poème original, qui est consacré à la description des îles. Ils sont placés entre les vers 3028 et 3029.

Dans la rédaction originale, la description de l'Inde, qui y formait le chapitre deux de la seconde partie, était interrompue par l'intercalation au corps de ce même chapitre d'une section qui traite de la géographie de l'Asie mineure. Cette section, qui comprend les vers 2769—2857, est ici placée à la fin de la description de l'Inde. Il y a de plus quelques petites modifications, interversions ou interpolations sans importance.

Après le vers 3202 se produit pourtant une interpolation de cinquante-quatre vers qui mérite d'être relevée. Elle est remarquable en ce sens qu'ici, comme en racontant les périgrinations de Saint Brandan et la visite de Seth au paradis, l'auteur sort de son incognito. Au premier endroit il nous fournit l'indication si précieuse — un véritable acte historique, — par laquelle nous apprenons qu'il avait trouvé l'original latin de la vie de Saint Brandan à Saint-Arnoul de Metz. Au second endroit il parle également de la place où il prétend avoir trouvé son original latin, savoir dans la ville d'Acre en Syrie, mais cette fois-ci il a recours à des données tout à fait fantastiques.

Dans l'épisode suivant, l'auteur raconte comment il était allé lui-même en Sicile, où il y avait deux bien hautes montagnes (dont l'une s'appelait le mont Gibel), et comment il était monté jusqu'au sommet de quelques-uns des volcans de cette ile. Il dit à ce propos:

Ge qui cest livre fis ici.
Celes deus montaignes ge vi,
Et montai en som les plus granz
Por veoir ce qu'ist de laienz.

Cela ne doit pas être pris au pied de la lettre. C'est uniquement pour donner plus de poids à son récit, pour le rendre plus authentique et plus frappant que l'auteur dit avoir visité en personne ces contrées et il ne mérite pas plus ici le reproche d'un honteux mensonge que la louange d'une humilité extraordinaire dans les passages où il se cache derrière l'autorité des autres ou quand il déclare l'intelligence humaine incapable de comprendre les phénomènes qui se produisent dans la nature.

Il convient de comparer ici l'exposition du premier poète, qui parle lui aussi de la Sicile, mais qui s'en rapporte au dire des autres lorsqu'il raconte les choses miraculeuses de ces contrées éloignées. Ainsi, à propos des miracles attribués à Virgile, on lit ces vers:

V. 5514 ss. La mosche et li chevax d'arain
Et la cage ou li oes estoit,
Sont à Naples, que l'on i voit,
Ce dient cil qu'en sont venu,
Qui aucune fois l'ont veü.

Et encore

5579 ss. Quant morut, si se fist porter
Fors de Rome, par enterrer
A un chastel devers Sezile,
Pres de la mer à une vile.

et quelques vers plus loin.

5597. Encor en dure la vertu)[1],
Ce dient cil qu'en sont venu.

Dans le quatrième chapitre de la rédaction interpolée, qui traite de l'eau, sont compris les chapitres IX—XIII du deuxième livre de la rédaction originale. Les chapitres sont reproduits tels quels sauf une transposition (les vers 3725—3772 viennent après le vers 3790) et quelques petites additions sans importance.

Le cinquième chapitre, qui traite de l'air, répond aux chapitres XIV—XVI de l'ancienne rédaction, sauf une interpolation de soixante-quatre vers, placée entre les vers 4029 et 4030, et qui contient une description de l'arc-en-ciel faite, il est vrai, tout à fait

1) Celle des os de Virgile.

dans le style qui règne ailleurs dans l'ouvrage mais qui ne manque point d'à-propos.

Le chapitre VI n'est qu'une simple copie du commencement (v. 4053—4110) du chapitre XVII («dou feu et des estoilles qui semblent corre et cheoir et dou dragon, que ce est») du deuxième livre de la rédaction originale, sauf une addition de quatre vers.

Le chapitre VII comprend : la fin du chapitre XVII, sauf les vers 4131—4140 qui contiennent des réflexions pieuses et qui sont transportés à un autre passage du poème; la plus grande partie du chapitre IX («de la forme dou firmament») du premier livre, qui est mieux placé ici que dans le poème original; tout le chapitre XVIII («dou pour air et comment les sept planetes i sont assises») du second livre, au corps duquel huit vers, servant à expliquer les taches de la lune, ont été intercalés; les sept premiers vers du chapitre XIX («des estoilles et de la concordance dou tor dou firmament»).

Le chap. VIII qui traite de «la menière du mouvement du ciel» répond aux deux derniers chapitres du premier et du deuxième livres de la rédaction originale.

On ne voit nulle part mieux qu'ici comment la disposition du sujet est vaguement pratiquée par l'auteur de la rédaction originale. Bien que la troisième partie de cette rédaction soit principalement consacrée à l'astronomie, des chapitres traitant de sujets astronomiques sont distribués tant à la fin de 1er que du 2d livre. Ces divers chapitres sont avec raison réunis dans la recension.

Le chapitre IX «dou jour et de la nuit», c'est le premier chapitre du troisième livre de la rédaction originale. Les huit premiers vers ont été retranchés et entre les vers 4438 et 4439 se place une interpolation de quarante-deux vers, qui n'est qu'une amplification du sujet en question.

Le chapitre X reproduit intégralement les chapitres II—IV et la première moitié environ du chapitre V (jusqu'au vers 4775) du troisième livre.

Le chapitre XI continue au vers 4776 par où finit le précédent chapitre. Le nouvel arrangement n'est pas heureux, car les vers 4776—4806 du poème primitif se rattachent assez naturellement au chapitre précédent, où il est parlé des éclipses, et ils n'ont pas grand'chose à faire avec le sujet du chapitre XI, qui traite de la vertu du ciel et des étoiles.

Les vers 4907—14 du texte original, qui forment la transition à l'article suivant, sont retranchés. Avec le vers 4815 l'auteur entre en matière et suit le texte original jusqu'au vers 5038, sauf les vers 4858 et 4865, qui par une cause toute extérieure, les vers 4857 et 4865, finissant tous les deux par le mot *mouvement*, ont été passés, du moins dans le ms 25407. Six vers sont ajoutés.

Le chapitre se termine par une queue de 12 vers d'un caractère peu accusé et qui ne se trouvent pas dans la rédaction première.

Le remanieur prend maintenant le chapitre XIII du premier livre de la rédaction originale, intitulé «porquoi Deus fist le monde reont» et en fait son douzième. Les quatre derniers vers du chapitre correspondant du texte primitif sont omis et remplacés par vingt-deux autres, où l'auteur nous apprend pourquoi le ciel est en mouvement, et il termine son sujet par des réflexions pieuses.

Le chapitre XIII de la rédaction interpolée, qui traite des étoiles, du «grand monde» et du «petit monde», est tout entier du fait de l'interpolateur. Non qu' ici plus qu'ailleurs il ait inventé lui-même les matières dont il traite. Comme son prédécesseur, il base toujours ses données sur les écrits latins d'après lesquels il travaille: ce n'est, règle générale, que dans les controverses religieuses ou dans les développements philosophiques que nos deux auteurs font preuve de quelque indépendance. Cette fois-ci, par exemple, c'est à l'ouvrage de Bernard de Chartres, intitulé *Megacosmus et Microcosmus* qu'il a recours pour faire son 13e chapitre, dont voici l'analyse. Les étoiles forment les parties du ciel qui sont mieux éclairées que les autres, de même que sur la terre il y a des choses luisantes, comme l'or, l'argent, etc. Le grand monde, ce sont le ciel et les quatre éléments. Du ciel vient la clarté, chaque élément possède une vertu qui lui est propre. De là quatre vertus, savoir «moistor, sechor, chalor, froidure». Le grand monde comprend tout ce qui existe dans l'univers excepté Dieu et l'homme. L'homme, c'est le petit monde, également composé des quatre éléments ci-dessus cités et à qui la clarté provient des yeux. L'homme meurt aussitôt qu'un des éléments dont il se compose touche à son terme; alors l'âme se sépare du corps de la même manière que la flamme d'une lampe s'éteint quand l'huile ou la mèche est consumée.

Après une courte introduction de dix vers, l'auteur reprend au vers 5066 le texte primitif, qu'il suit jusqu'au vers 5114. Mais tandis qu'ici le premier interrompt ses calculs cosmologiques et astronomiques par l'intercalation de sept chapitres (les chapitres 8

à 14 du troisième livre), le second auteur poursuit son sujet en faisant succéder au septième chapitre de la rédaction originale le quinzième chapitre qui, au fait, n'en est que la continuation. Nous sommes donc arrivés au vers 5991 du texte primitif que, sauf deux petites interpolations sans importance (la première de 24, la seconde de 4 vers) l'auteur va suivre fidèlement jusqu'à la fin du poème proprement dit (v. 6454), le dernier chapitre ne formant qu'une récapitulation des sujets traités dans l'ouvrage. Cette récapitulation doit être forcément bien dissemblable dans les deux poèmes en raison de la grande différence dans la disposition du sujet. Dans le poème original elle va du vers 6455 au vers 6594, ce qui fait 140 vers, dans le remaniement elle comprend 116 vers, dont les 39 derniers coïncident avec les vers 6544 à 6582.

C'est avec les vers 6580—6582 que nous sommes arrivés à la fin de la rédaction interpolée et c'est aussi par ces vers que, selon nous, se termine le poème primitif tel qu'il est sorti de la main de l'auteur, et ils forment une digne conclusion de l'ouvrage, parce qu'ici l'auteur trouve l'occasion de reporter la pensée à la religion et à Dieu.

Ci fenist l'Image dou Monde;
A Deu commence, a Deu prent fin,
Quí toz nos prenge a bone fin [1]).

Les douze derniers vers, qui se trouvent dans tous les manuscrits de la rédaction première — sauf dans le manuscrit 24428 du fonds français où le copiste a substitué à dessein d'autres vers de son invention (voy. plus loin p. 46) — ne sont à notre avis qu'une addition due à un scribe, qui se distingue, il est vrai, par beaucoup de soins dans sa qualité de copiste, mais qui comme écrivain est incorrect et malhabile. Cette copie est la souche d'où dérivent tous les manuscrits du poème primitif qui subsistent. Ceux de la rédaction interpolée, au contraire, forment une famille distincte, comme nous le verrons plus loin, et rien que cette circonstance nous permet de donner la préférence, à propos de la constitution critique du texte, à celle des deux rédactions qui nous paraît s'accorder le mieux avec le style et l'esprit qui prédominent dans l'œuvre. Or, c'est ici le cas de la seconde rédaction. Outre qu'il est expressément dit que l'ouvrage finit par les vers cités, l'addition qui se trouve dans les copies qui nous sont con-

1) Le troisième vers est celui de la rédaction interpolée. La rédaction originale lit: *Qui ses biens nos doint en la fin.*

servées du poème primitif est mal faite et inutile. Ces vers doivent être lus ainsi:

En l'an de l'incarnation,
As rois à l'aparition,
M. CC. XLV. anz,
Fu premiers parfaiz cist romanz.
Vos qui avez oi l'escrit
Dou Fil Damedeu Jhesu Crist
Et puis dou mont que Dex forma —
Li siegles une autre forme a,
Que vos devez apres entendre,
Qui dou siegle volez aprendre:
Quele chose et comment ce est
Et comment va et comment est.

Les quatre premiers vers ne sont que la répétition des vers 6122—5. Les vers suivants pèchent par une construction fort imparfaite. La dernière phrase est banale et a donné lieu à la plus grande confusion quant aux leçons qui nous sont fournies par les divers manuscrits.

La comparaison qui précède doit suffire pour ne permettre qu'une seule pensée sur la question de savoir si les deux éditions de l'Image du Monde ont été, oui ou non, rédigées par le même écrivain. La seconde édition occupe une place indépendante par rapport à la première. C'est une vraie refonte du sujet primitif qu'on ne peut pas attendre de la part d'un même auteur pendant le moyen âge. D'ailleurs, en même temps que le remanieur fait preuve d'un esprit judicieux et libre dans l'arrangement du sujet, qui est ordonné avec beaucoup plus d'unité et d'ordre par lui que par son prédécesseur, il montre une disposition encore plus accusée à mêler des contes populaires aux graves enseignements de l'ouvrage. Il est vrai qu'il ne se montre point étranger à ce dernier genre non plus, puisque, dans sa qualité de moine, il se complaît à écrire de longs sermons, mais tandis que l'élan poétique faisait complètement défaut au premier auteur, son successeur n'est pas dépourvu de sentiment de la poésie.

Nous signalerons à propos de cette question que l'interpolateur ne se gêne pas de répéter, d'après son original, que l'Image du Monde fut achevée le jour de l'Épiphanie 1245 (ou 1247 comme on lit dans le ms. 25407), quoiqu'il nous ait déjà informé

que la principale de ses interpolations, savoir l'épisode de Saint Brandan, avait été terminée seulement le 9 (ou le 8) Mars 1247.

Un nombre assez considérable de vers, huit cents environ, qui font partie de la rédaction originale, n'ont pas été utilisés par le remanieur. C'est là encore, nous semble-t-il, une circonstance qui vient à l'appui de notre thèse que les deux rédactions ne sont pas dues à la même main. Si le premier auteur avait entrepris la revision de son poème, il n'aurait guère pu se déterminer à rejeter ainsi une partie de son propre ouvrage, d'autant que les vers ou les passages supprimés ne doivent pas être comptés parmi les moins réussis. Nous lui supposons un sentiment trop vif de sa dignité et de son propre mérite pour s'y astreindre.

Nous avons relevé quelques-uns de ces retranchements au fur et à mesure de notre analyse de la rédaction remaniée. La suppression la plus considérable est celle qui comprend les vers 5139—5294. Cette partie commence par parler de l'utilité des horloges dans les couvents, parce que, grâce à elles, dit le poète, il était possible de faire tous les jours ses prières à des heures fixes, nouvelle preuve que l'auteur était moine. Elle continue par des développements et des préceptes religieux.

Nous donnons ici une liste des vers de la rédaction originale qui manquent dans la rédaction interpolée. Les vers mis entre parenthèses n'ont pas passé tels quels dans la seconde rédaction, mais il y sont modifiés ou amplifiés, ou bien ils sont remplacés par d'autres vers, qui correspondent d'une façon plus ou moins exacte au contexte primitif. 13—16 153—72 (185—6) 191—220 (301—4) (309—22) 339—54 (363—8) (407—18) (477—96) 507—20 (611—8) (713—34) (741—5) 748—834 (869—72) (883—93) 901—38 1079—1122 1131—44 (1217—24) 1233—70 1287—97 1304—22 1389—1424 1605—44 1655 1723—1727 (1806—13) (1815—16) 1889—92 1941—4 (2141—53) 2467—71 3341—8 3524—38 4359—72 5039—64 5115—22 5125—36 5139—5294 5348—67 5472—86 5613—22 5651—70 5829—68 5893—5990 6583—94.

On aurait un excellent critérium pour résoudre la question dans la langue, si celle-ci offrait quelques dissemblances entre les parties anciennes et nouvelles du poème. Mais il n'y en a pas. Le langage est exactement le même partout, du moins l'un des deux auteurs n'emploie pas de formes qui n'eussent pu être admises par l'autre. Et cela n'a rien d'étonnant quand on considère

qu'ils étaient contemporains et tous deux originaires du même pays, et qu'ils travaillaient sur le même sujet.

Un chapitre important pour l'étude de l'Image du Monde, c'est celui qui a pour objet de rechercher les sources d'après lesquelles l'ouvrage a été rédigé. L'auteur de la rédaction originale fait souvent comprendre qu'il base ses données sur les investigations entreprises par d'autres et il cite même une de ses sources dans ces vers:

v. 5145. Des étoilles vos di le nombre,
Si come Tholomeus les nombre
En son *almageste* qu'il fist.

v. 5969. Si com roi Tholomeus meïsme
Le mesura jusqu'en abisme,
Et le preuve encor par raison
En un suen livre qui a non
Almagestes, ce est haute weure.

et l'auteur de la rédaction interpolée dit, fol. 88 v^0:

A la terre commencerons
Selon *les autors* que nos avons.

Mais cette étude a déjà été faite à deux reprises, d'abord par Victor le Clerc dans l'ouvrage que nous avons déjà cité, et qui forme la base de toutes les recherches scientifiques relatives à l'Image du Monde, puis par M. Fritsche dans une publication spéciale sur les sources de notre ouvrage, étude qui a été la mieux dirigée de toutes celles qui se rapportent à l'Image du Monde. Nous ne reviendrons donc pas ici sur cette question.

Rappelons seulement que les parties de l'ouvrage où les auteurs ont montré le plus d'indépendance, c'est dans les controverses religieuses, dans les préceptes moraux, dans les développements philosophiques, bref là où ils avaient l'occasion de traiter les questions qui faisaient le principal objet des discussions des écoles scolastiques de leur temps. Le premier auteur paraît de plus avoir fait de son chef des calculs astronomiques, car il s'écarte à ce propos de ses sources, et il dit lui-même:

v. 6128. Ou s'une granz pierre estoit la[1])
Qui C. anz a cheoir meïst,
Il convanroit qu'ele feist

1) Au ciel.

Dedenz chascune ore de jor,
Dom il a XXIIII. el jor,[1])
LX liues et quatorze[2])
Et plus de demie une encore,
Ancois qu'a la terre venist.
Ce prova qui ce livre fist[3]),
Ançois qu'il le meïst avant.

C'est dans les huit premiers chapitres du premier livre et dans les chapitres VIII—XIV du troisième livre de la rédaction originale et dans le premier livre de la seconde rédaction que l'auteur a travaillé librement. Pour les autres, il se base sur des ouvrages latins, parmi lesquels les plus importants sont *Imago Mundi* d'*Honoré d'Autun*, dont il s'est le plus servi, *Philosophia Mundi* du même auteur et *Historia Hierosolimitana* de *Jacques de Vitry*. On voit donc que malgré les opinions erronées et absurdes qui se rencontrent si sou vent dans l'Image du Monde, l'auteur possédait des connaissances très étendues et qu'il avait fait des lectures très variées pour son temps. Son ouvrage nous est précieux, parce qu'il nous permet de nous former une idée exacte de l'état des sciences au milieu du XIII[e] siècle.

La popularité de l'Image du Monde lui a fait subir une autre transformation. Lè poème a été «desrimé» pendant le troisième tiers du XIII[e] siècle. Du moins, c'est de ce temps que datent deux manuscrits de la rédaction en prose de l'Image du Monde, conservés à la Bibliothèque Nationale de Paris. L'un, coté n⁰ 574 du fonds français, est un très beau volume, orné de jolies miniatures et qui a appartenu au duc de Berry. A la première feuille on lit: «Le livre est au duc de Berry», puis vient la signature du duc: «*Jhan B.*» Au verso de la même feuille se trouve l'indication suivante: «Ce liure fu a messire guillaume flote seigneur de reuel et chancellier de france.» A la fin du volume on lit encore «le livre est au duc de Berry. Jehan B.» L'autre porte le n⁰ 25344.

---

1) Réd. interp.: *Sans rester ou faire sejor.*

2) Selon la rédaction interpolée. Ici les leçons des mss. de la rédaction originale sont corrompues.

3) Réd. interp.: *conta.*

A la fin de la rédaction prosaïque de l'Image du Monde se rencontre une nouvelle addition, qui a dû se trouver déjà dans l'original rimé que le metteur en prose a eu sous les yeux[1]). C'est là un nouvel exemple du désir des copistes d'ajouter à la fin d'un poème populaire des vers de leur invention (cf. plus haut p. 37).

Nous donnons ici le texte prosaïque à partir du vers 6583 d'après le ms. 574 du fonds français fol. 139 v⁰.

En l'an de l'incarnation de notre Seigneur Jhesu Crist M. CC. XLV. anz, tout droit à l'aparition des. III. rois, fu premierement parfaiz cis romanz.

Vous qui avez oy l'escrit du Fill Dieu Jhesu Crist et puis du monde que Diex forma, — li mondes a une autre forme que vous poez entendre par cestui, vous qui du siecle voulez aprendre: quel chose c'est et comment il est[2]) et comment il va.

Vous qui m'avez ci entendu, si priez au douz roi Jhesu Christ qu'il otroit et grace et gloire et bon[3]) memoire et entendement a celui qui cest livre escrist et qui le parfist jusques en la fin. Amen.

Explicit.

Ce travail est assez médiocre. La translation en prose ne témoigne ni d'une grande habileté ni de beaucoup de soins de la part de celui qui l'a entreprise. Le travail est un peu inégal, mais on peut dire comme une règle générale que le texte versifié n'a pas été soumis à une modification bien sérieuse. Les deux copies que nous possédons sont d'une parenté fort étroite, mais elles n'ont pas été faites l'une sur l'autre, car elles présentent toutes les deux des lacunes qui sont comblées par l'autre manuscrit.

Cette rédaction a été faite d'après un bon manuscrit en vers, qui offre beaucoup d'affinité avec le groupe ε (voy. plus loin p. 61), mais elle contribuerait peu à éclaircir le texte versifié, si l'entente de celui-ci présentait quelque difficulté.

---

1) Cela ne souffre pas de doute, attendu que les lignes ajoutées se laissent aisément ramener à la forme rimée. L'original présentait peut-être ces vers:

Vous qui m'avez ci entendu,
Si priez au douz roi Jhesu
Que il otroit et grace et gloire,
Bon entendement et memoire
A celui qui cest livre escrist
Et jusques en la fin parfist.

2) Les mots *et comment il est* manquent dans le ms. 25344.

3) *Bon* est la forme offerte par les deux mss.

L'auteur de la rédaction prosaïque évite volontiers les mots qui lui paraissent peu usités. Ainsi il n'adopte pas les mots *vesi* et *quainsés* (ni *senez* non plus) dans ces vers:

V. 787 et ss. Car li riche ont tot si saisi
Que li povre sont tuit *vesi*,
Si a mainz clers qui riche sont,
Qui les granz monz de livres ont
D'uns et d'autres bien aornez,
Quainsés qu'on les teigne à *senez*
Et a bons clers.

Réd. pros.[1]): Car li riche ont tout saisi et li povre si en sont et nu et souffraiteus. Si sont maint riche clerc, qui ont les grans mons de livres d'uns et d'autres richement aournez, pour ce que l'en les tiengne a sages et a bons clers.

Ce que la rédaction en prose a d'instructif (en dehors de la précieuse notice qu'elle nous fournit sur le nom de l'auteur de l'Image du Monde, voy. plus loin p. 46), c'est qu'elle nous permet de faire entre elle et son original une comparaison qui ne sera pas sans intérêt et qui dira mieux que toutes les explications comment le *desrimeur* a compris sa tâche et s'en est acquitté. Nous choisissons comme spécimen dans ce but l'épisode des miracles de Virgile (v. 5489—5598), parce que c'est là le passage du texte versifié qui est le plus facilement accessible grâce aux publications de Du Méril[2]) et de Lidforss[3]). Nous nous servons du ms. 574 en donnant en note les variantes de leçons qu'offre le ms. 25344.

Des merveilles que Virgiles fist par astronomie.

Virgiles fu devant Jhesu Christ, qui ne tint pas les VII arz a giule; ains i usa toute sa vie, tant que par astronomie fist maintes granz merveilles. Car il fist une mouche d'arain, que quant l'en la[4]) metoit en une place, si enchaçoit toutes les autres, si qu'il n'en demorait[5]) nulles en la place, ne n'osoient aprochier pres de lui de II. archiées tout entour, ne ne pooient qu'eles ne morussent tantost tout maintenant qu'eles passoient la bonne qu'il avoit compassée.

1) Nous citons d'après le ms. 574, en donnant en note les variantes du ms. 25344: *li povre en sont nu et s.* — *atournez.*

2) Du Méril: Mélanges archéologiques et littéraires. Paris 1850, p 427 et ss.

3) E. Lidforss: Choix d'anciens textes français. Lund 1877, p. 78 et ss.

4) Le. 5) Demorent.

Si refist. I. cheval d'arain, qui garissoit de chascun mal les chevaus qui estoient malades tout maintenant qu'il le regardoient.

Si fonda une moult grant cité desus. I. oef par tele forme et par tele poesté que quant aucuns remuoit[1]) l'oef, toute la cité en croilloit, et que plus fort le mouvoit on et plus forment croulloit la citez. La ville et en haut et en plain[2]) et la mousche et li chevaus qu'il fist d'arain sont a Naples et la cage ou l'oef[3]) est, et les voit on la. Ce nous dient cil qui venuz[4]) en sont, qui les ont veuz moult de foiz.

Si fist le feu faillir en une cité, que nus n'en pooit point avoir s'il n'alumoit la chandoile a la naissance d'une fame. Et estoit cele fame fille d'empereür et grant dame. Car ele li avoit fait aucun anui. Ne cil qui le prenoit, n'en pooit point donner a autre, ains convenoit que chascuns preïst feu la tout droit ou li premiers l'avoit pris[5]). Et ainsi se vencha il de cele qui annui li avoit fait.

Et fist. I. pont sus une yave la[6]) plus grant qui onques fust el monde; ne sai ou de pierre ou de fust. Mais nus ouvriers, tant fust soustis, ne maçon ne charpentiers ne autres ouvriers nus ne seüssent encerchier tant ne enquerre dedenz terre ne dedenz yave qu'il seüssent en quele maniere, en quel point[7]) li pons estoit faiz, ne comment il le[8]) soustenoit en nul endroit ne au chief ne el milieu. Et passoit on bien tout parmi outre.

Si fist .I. jardin, qui fu clos tout entour de l'air sanz autre atorment[9]) et tout ausi espes comme une nue, et estoit moult hauz de terre.

---

1) Remouvoit.

2) Ici l'auteur a mal interprété le texte, selon lequel le v. 5513 »*la vile et en haut et en plain*» se rapporte aux vers précédents.

3) Icī le copiste met le régime au lieu du sujet. Le ms. 25344 a la forme juste, orthographiée *oeuls*.

4) *Venuz* selon les deux mss. On se serait attendu à *venu* conformément à l'usage qui prévaut ailleurs dans le texte prosaïque.

5) Le vers 5527, *Qui a cele pas n'abeli*, n'a pas été traduit.

6) Ici *la plus grant* se rapporte à *yave*, ce qui est une négligence de la part du translateur ou d'un copiste. L'original offre *le plus grant*.

7) *En quel point ne en quele maniere.*

8) *Le* est une faute de copiste, il faut lire *se*.

9) *Atornement.*

Si fist .II. cierges touz ardanz et une lampe o feu dedenz, qui touz jourz ardoient sanz estaindre ne de rien n'apetisoient. Les .III. choses encloust il dedenz la terre que l'en ne les peüst trouvier[1]) pour querre que l'en peüst faire devant qu'il deüst fenir.

Si fist une teste parlant, qui li responnoit de quanqu'il li demandoit et de ce qui avenir devoit en terre, tant qu'il li demanda une foiz d'un sien afaire, ou il devoit aler. Mais ele li dist une chose qu'il n'entendi pas bien. Car ele li dist que s'il gardoit bien la teste, qu'il en revendroit touz sains.

Lors s'en ala seürement. Mais li solaus, qui rent grant chaleur, le feri en teste et li eschaufa si le cervel, dont il ne prist garde, qu'une maladie li en prist, dont il fu morz. Quant il parla à cele teste, il n'entendi pas que se fust de la seue[2]) teste, ainz entendi de la teste qui a lui parloit. Mais mieulz li venist[3]) qu'il eüst bien gardée la seue teste.

Quant il mourut, si se fist porter hors de Roume pour enterrer a. l. chastel devers Sezile, pres de la mer a une mile. Encores i sont ses os, que l'en garde mieulz que les autrui. Et quant l'en les souloit remuer, si s'enfloit la mer tantost et venoit au chastel errant[4]); et quant plus les levoit on haut, tant croissoit plus la mer, si que touz li chastiaus noiast, s'en ne les meïst jus arrieres; et quant il estoient en leur lieu arrieres, tantost la mer se rabaissoit ansi com ele estoit devant. Et ce a l'en souvent esprouvé. Et encores i dure la vertu, ce dient cil qui la ont esté».

Passons maintenant à la question qui est peut-être la plus importante de celles que soulève notre étude: *quel est l'auteur de l'Image du Monde?*

Il n'y a pas d'autres renseignements à cet égard que ceux que nous fournissent quelques-uns des copistes des nombreux manuscrits du poème. Trois noms sont en présence, savoir *Omons*, *Gossouin* et *Gauthier de Metz*, et voici comment ils nous ont été transmis.

Omons est cité comme auteur de l'Image du Monde dans le ms. 24428 du fonds français (n⁰ 193 de Notre-Dame). C'est là probablement le manuscrit le plus ancien qui soit parvenu jusqu'à

1) La forme est dans les deux mss. Il faut naturellement lire *trouver*.

2) *Soue*. 3) *Venist tout pour voir*.

4) *La mer errant et venoit tantost au chastiau*.

nous, car il n'est séparé que de vingt ans de la composition du poème.

Les huit derniers vers (6587—6594) manquent et les vers suivants sont ajoutés à la fin de l'ouvrage (cf. plus haut p. 37):

Et fu escris cis livres droit
Qant li miliaires corroit
L'an M.CC. sixante et cinc,
Dou quart an ot avoec le cinc
Avant que tous par fust escris.
A saint [1]) est li transcriz.
Qui le fist faire Diex le gart.

Deux vers manquent, et l'espace qu'ils devaient occuper, est laissé en blanc. Le copiste continue:

Riches hom et bien apenseiz
De son preu faire en toutes choses,
De mains biens entendoit les gloses.
Qui cest livre li emblera
Ou pour mal li destornera,
A male hurt soit il penduz,
Noiez ou arz ou confonduz,
Et en enfer ait grant contraire,
Car c'est granz pechiez de mal faire.
Et si vous di tout sanz contrueve:
Omons a non qui fist ceste weure.

Dans le volume en question l'Image du Monde est suivie d'un Volucraire, petit poème fort médiocre de 450 vers, qui finit ainsi.

Amen. Si com bien le puet faire,
Dou latin a trait ceste rime
Omons li clers par soi meïsme.
Proiez por lui, si ferez bien,
Qu'il ne vous a menti de rien.
Explicit.

Le nom *Gossouin (Gossoyn, Gosson)* se trouve, parmi les manuscrits que nous avons vus, à la tête de la translation en prose, qui porte cette suscription: Ms. 574: Ci commencent li chapitre du roumanz mestre Gossouin qui est apelez ymage du monde. Ms. 25344: Ci commencent li chapitre du romanz maistre gossonin[2]) qui est apelez ymage du monde.

1) La lacune est dans le manuscrit.

2) La forme *Gossonin* avec *n* n'est qu'une faute de copiste.

De même dans un manuscrit en vers, conservé à Bruxelles, que nous n'avons pas pu voir, *Gosson* est cité comme l'auteur du poème.

En outre, Victor le Clerc a vu un manuscrit en vers, selon lequel *Gosoyn* est indiqué comme auteur. Voici ce que dit le savant auteur dans l'Histoire Littéraire de la France, tome XXIII, p. 327:

«Un manuscrit in-folio, qui nous a été communiqué à Paris, mais qui ne s'y trouve plus, composé, au XIVe siècle, de quarante-trois feuillets de parchemin à deux colonnes, la plupart d'une quarantaine de vers, conserve dans les derniers la date 1245, quoiqu'il porte, au chap. 17 du troisième livre, celle de 1247. Mais nous devons remarquer surtout que, des copies en vers que nous avons pu voir, c'est la seule qui soit précédée de cette suscription: «Ci commencent li chapitre du romanz maistre Gosoyn, qui est apelez ymage du monde.» Le style y est rajeuni et le sens quelquefois altéré.»

Enfin, *Gauthier de Metz* figurait comme auteur dans un manuscrit actuellement perdu.

Dom Calmet[1]) avait lu dans un manuscrit, qui était alors en la possession de M. d'Aubigny et qui avait appartenu autrefois à Ducange, son grand oncle, en tête de la table des matières qui précède le premier livre, cette indication: «che sont les materes qui sont contenues en cest livre, qui est appellé la Mappemonde. Si le fist maistres Gauthier de Mes en Loheraine, un tres boin philosophe.»

Ce manuscrit, qu'on n'a pas retrouvé depuis lors, appartenait, d'après les quelques citations faites par Dom Calmet, à la famille des manuscrits interpolés.

Le premier qui, à ce que nous sachions, se soit exprimé sur la question, c'est le président Claude Fauchet. Dans un manuscrit de l'Image du Monde, qui lui a appartenu et qui maintenant est conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris, où il porte le numéro 20047, le possesseur a écrit de sa propre main sur le premier feuillet actuellement collé à la reliure, ces mots: «C'est à moi Claude Fauchet». Sur le second feuillet se lit: «Ce livre

1) Voy. Dom Calmet: Bibliothèque Lorraine ou Histoire des hommes illustres. Nancy 1751, p. 406.

s'apelle l'image du monde fol. Il fut composé par Osmond, natif de Metz en Lorraine (l'an 1245. Il y a desfaute d'environ 600 vers).» Cette notice est faite d'après un manuscrit, il n'y a pas à en douter, et, selon toute vraisemblance, d'après le fameux manuscrit 24428 dont nous avons parlé tout à l'heure. Claude Fauchet était grand amateur et connaisseur en fait de livres et il a dû connaître le manuscrit en question, d'autant plus que c'est là le plus beau volume de tous ceux qui contiennent une copie de l'Image du Monde en vers. Quoi qu'il en soit, la notice est faite sans critique et il ne faut pas lui attribuer une grande autorité.

Ducange, au contraire, attribue l'Image du Monde à Gauthier de Metz et cela évidemment d'après le manuscrit actuellement perdu dont nous avons parlé et qui faisait partie de sa bibliothèque, de sorte que son avis sur la question qui nous occupe, n'est d'aucun poids.

Parmi les modernes — nous ne parlons que de ceux qui ont motivé leurs opinions — ce sont surtout — abstraction faite de Victor le Clerc — Brunet, Le Grand d'Aussy, de Puymaigre et Fritsche qui se sont occupés de ce sujet. Mais comme leurs exposés ne contribuent pas beaucoup à élucider la question, encore moins à la résoudre, nous nous dispensons de les répéter ici.

Le seul qui ait soumis la question d'auteur à une véritable critique, c'est Victor le Clerc. Son examen est trop important par la valeur de ses arguments autant que par l'influence qu'il a exercée sur l'opinion générale, pour ne pas être analysé en entier.

Victor le Clerc, reconnaissant la grande infériorité du Volucraire comme composition et comme style par rapport à l'Image du Monde, en conclut avec raison que les deux ouvrages ne peuvent pas dériver du même écrivain. Il attribue alors le Volucraire à Omons, qui, selon lui, ne serait que le copiste de l'Image du Monde.

Il combat encore plus vivement l'opinion de ceux qui dans l'auteur du poème ont voulu voir le nommé *Gossouin*. «Comme ce Gossouin», dit-il, «est absolument inconnu et qu'il se change en messire Gosuuin dans les catalogues du père Labbe, en Gosoyn dans le seul manuscrit en vers qui, parmi ceux que nous avons vus, ne soit pas anonyme et en Gosson dans un manuscrit de Bruxelles, nous dirions, si nous l'osions, que par une de ces altérations gros-

sières dont il y a tant d'exemples, il ne nous semble pas impossible que l'auteur de *l'Imago mundi*, dont le poème français donne quelquefois une traduction abrégée, Honoré d'Autun, magister augustodinensis, devenu d'abord maistre Gostodin, se soit peu à peu transformé en maistre Gossonin.»

Ayant ainsi éloigné Omons et Gossouin, Victor le Clerc se prononce en faveur de Gauthier de Metz, en s'appuyant sur le témoignage ci-dessus cité. «Il n'y a pas de raison,» dit-il, «pour nier que Gauthier fût som nom.» Cependant, il faut l'avouer, il ne prétend pas avoir tranché la question d'une façon irréfutable, car il reproche à Stephens, l'éditeur du catalogue des manuscrits anglais et français de Stockholm, d'attribuer l'ouvrage «sans hésitation» à Gauthier de Metz.

La critique de Victor le Clerc, malgré l'ingénuosité de l'argumentation, a surtout deux défauts. D'abord il présume, une fois la question décidée que les deux ouvrages ne sont pas du même auteur, qu'Omons serait précisément l'auteur du Volucraire et non pas celui de l'Image du Monde sans alléguer d'autre raison qu'Osmon lui fait l'effet d'avoir écrit le Volucraire et d'être en même temps le copiste d'un manuscrit de l'Image du Monde. Puis il tire du fait que le nom Gossouin se présente sous différentes orthographes, un argument contre l'adoption de ce nom et émet l'insoutenable hypothèse de «ces altérations grossières» par lesquelles ce nom aurait passé pour arriver de «Augustodinensis» à «Gossonin».

Pour ce qui est d'Omons, le mérite de Victor le Clerc est d'avoir signalé que le Volucraire est trop inférieur à l'Image du Monde comme composition et comme style pour qu'on attribue les deux ouvrages au même auteur. Nous y ajouterons une preuve négative: le Volucraire, qui pourtant compte 450 vers, ne porte pas un seul trait qui soit distinctif du dialecte lorrain, pas même la trace d'une origine de l'Est. Ainsi pour ne citer qu'un exemple, les formes féminines du participe passé en *-ie* au lieu de *-iée*, qui sont si fréquentes dans les textes des provinces de l'Est, ne figurent nulle part dans le poème, qui pourtant présente onze rimes en *-ie*. L'Image du Monde au contraire, quoiqu'elle ne soit pas écrite dans un dialecte lorrain bien prononcé, en montre pourtant les principaux caractères.

Mais ce qu'il importe avant tout de décider, c'est la question de savoir si Omons est l'auteur de Volucraire ou bien celui de l'Image du Monde.

La première tâche qui incombe à la critique, c'est de rechercher si Omons est connu de quelque autre façon dans la vieille littérature française, soit comme auteur d'un autre ouvrage que le Volucraire dont nous parlons, soit par le témoignage d'autres manuscrits du même Volucraire.

Quant à la dernière alternative, nos recherches n'ont abouti qu'à un résultat négatif: du moins à la Bibliothèque Nationale de Paris il n'existe pas d'autres copies du Volucraire que celle que nous connaissons. Nous n'avons pas été plus heureux pour ce qui concerne la première alternative non plus.

Ne possédant pas tous éléments nécessaires pour trancher la question par des preuves positives, il faut que nous nous en tenions aux probabilités.

Si Omons était auteur de l'Image du Monde, on ne voit pas bien comment un copiste aurait pu commettre la méprise de lui attribuer aussi le Volucraire: il n'en aurait pas de raison bien palpable. Mais l'inverse peut très bien s'expliquer.

Remarquons que les vers ajoutés à la fin du ms. 24428 sont copiés sur un autre manuscrit, car deux vers manquent ainsi que le nom de lieu où la copie a été faite. Rappelons en outre que cette copie a été commandée par un grand seigneur:

Qui le[1]) fist faire Diex le gart,

puis on voit que celui pour lequel il invoque la protection de Dieu, était un «riches hom». L'année de la copie 1265 peut se rapporter soit au temps où le copiste de qui viennent les vers additionnels faisait sa transcription soit à l'époque où le ms. 24428 a été exécuté, et en ce cas l'indication offerte par le manuscrit en question est séparée de l'original de moins de vingt ans.

Si Omons est, au contraire, l'auteur du Volucraire, la notice contenue dans le ms. 24428 trouve aisément son explication.

Omons peut être, selon la supposition de Victor le Clerc, en même temps qu'auteur du Volucraire le simple copiste d'un exemplaire de l'Image du Monde. Mais outre l'invraisemblance d'une telle coïncidence, due tout-à-fait au hasard, il est peu probable

1) *Le* se rapporte au mot *transcriz* du vers précédent.

qu'Omons, qui aurait été chargé par le grand seigneur de lui exécuter ce travail et qui en conséquence devrait lui être connu, se fût avisé de s'attribuer à lui-même l'Image du Monde aussi peu de temps après la composition de ce poème. Cette hypothèse a donc, nous semble-t-il, bien peu de chances d'être regardée comme bonne; mais le fût-elle, ce ne serait bien entendu qu'à l'avantage de l'opinion qui écarte Omons de l'honneur d'avoir écrit l'Image du Monde.

Celui qui exécutait une copie de l'Image du Monde sur la commande du seigneur, dont le nom a peut-être été indiqué dans les deux vers qui font défaut, disposait probablement d'un volume qui contenait l'Image du Monde et le Volucraire seulement, dans l'ordre qu'ils ont été nommés et qu'ils occupent aussi dans le ms. 24428.[1]) Le scribe lit à la fin du volume les vers cités plus haut et par lesquels le Volucraire se termine, dont deux étaient ainsi conçus:

Dou latin a trait ceste rime
Omons li clers par soi-meïsme.

Trompé par cette indication, le scribe attribue à Omons tout ce qui se trouve dans le volume, par conséquent aussi l'Image du Monde, et il croit témoigner à son patron de son grand zèle et de ses connaissances, en l'informant du nom du prétendu auteur de l'Image du Monde. Et il est aisé de comprendre l'interêt qu'il pouvait y avoir à connaître le nom de l'auteur d'un ouvrage aussi important et aussi populaire que l'Image du Monde, tandis qu'un scribe n'aurait jamais été tenté de consacrer à la postérité le nom de l'auteur d'un ouvrage aussi médiocre et aussi peu connu que le Volucraire.

Omons doit donc renoncer à ses prétentions, d'autant plus que deux autres écrivains revendiquent, comme nous allons le voir, ce titre avec bien plus de droits.

A propos de Gossouin, nous ferons remarquer tout d'abord que *maistre Gossouin* (*Gossonin* n'est qu'une faute de copiste) n'est point une «altération» de «*magister Augustodinensis*», — épithète qui, soit dit en passant, ne doit pas avoir été fréquemment employée au moyen âge, si elle l'a jamais été, pour désigner l'auteur de l'Imago Mundi — mais Gossouin est bien un nom véritable,

1) Ce manuscrit commence par l'Image du Monde, qui est immédiatement suivie du Volucraire, puis vient la copie de divers autres ouvrages

d'origine germanique[1]), qui n'est pas rare dans la littérature française du moyen âge. Il se comprend, d'ailleurs, que les transitions par lesquelles *Augustodinensis* aurait abouti à une forme comme *Gossonin*, soient contraires à toutes les lois phonétiques.

Il importe de signaler ensuite que la suscription qui est placée en tête de la rédaction prosaïque et celle qui se trouvait dans le manuscrit en vers qu'avait vu Victor le Clerc, coïncident mot pour mot. La chose est claire. Il faut que la suscription soit fait l'une sur l'autre. Et il est infiniment plus vraisemblable que l'indication contenue dans la rédaction en prose dérive d'un manuscrit en vers que l'inverse et cela précisément parce que le translateur travaillait sur un manuscrit en vers et que ce manuscrit a très bien pu, comme celui dont parle Victor le Clerc, offrir ladite notice. Celle-ci, au contraire, a bien peu de chances d'avoir été faite d'après un manuscrit en prose, attendu que ceux-ci étaient relativement bien rares; et l'opinion que nous avons émise gagne en vraisemblance quand on prend en considération que le nom de *Gosson* figure aussi dans un manuscrit en vers de Bruxelles.

Ainsi tombe la seule objection sérieuse qui puisse se faire contre l'opinion qui tend à attribuer à Gossouin la rédaction originale de l'Image du Monde, savoir celle que le nom offert par la notice de la rédaction prosaïque se rapporterait non pas à l'auteur du texte versifié mais bien à celui de la translation en prose.

Une autre hypothèse a été faite, selon laquelle Gossouin n'aurait été qu'un copiste inconnu. Celle-ci est, à son tour, réfutée par la teneur même de la suscription: «Ci commencent li chapitre du romanz mestre Gosoyn, qui est apelez ymage du monde.[2])» Une indication ainsi formulée s'oppose formellement, nous semble-t-il, à une telle interprétation; et il est remarquable, à ce propos, que cette idée ne soit même pas venue à Victor le Clerc, malgré son désir évident de se débarrasser de Gossouin au moyen de tous les arguments possibles, — et pour cause: s'il fallait s'appuyer sur des suppositions aussi arbitraires, la critique arriverait malaisé-

---

1) C'est l'ancien haut allemand *Gauzwin*, qui se rencontre aussi sous d'autres formes. Ainsi FÖRSTEMANN, dans son *Altdeutsches Namenbuch* 1856, t. I, p. 504, indique encore *Gautvin*, *Gautsvin*, *Gauzhuin*, *Gausvin*, *Goswin*. *Gozuin*, *Gozzoin*, et la forme latinisée *Gautsonius*. Dans la langue moderne le nom fait *Göswein*.

2) Nous citons d'après le manuscrit en vers.

ment à un résultat plausible, surtout dans un cas comme le nôtre où la même supposition appliquée aussi à la notice qui attribue l'Image du Monde à Gauthier de Metz, ôterait à la critique tous les moyens de contrôle dont elle a le droit de se servir.

Ce qui vient s'interposer pour empêcher l'adoption sans réserve de Gossouin comme auteur de l'Image du Monde, c'est la suscription qui figurait dans le manuscrit qu'avait vu Dom Calmet, suscription qui était ainsi conçue: «Che sont les materes qui sont contenues en cest livre, qui est appellé la Mappemonde. Si le fist maistres Gauthier de Mes en Loheraine, un tres boin philosophe.» Pour que cette indication ait un grand poids, il faut au moins qu'elle ne soit pas trop postérieure à la composition du poème.

Il est vrai que cette suscription peut être faite d'après un manuscrit plus ancien et qu'en même temps l'orthographe en peut être un peu modernisée, mais en l'absence de tout indice à cet égard, on n'est pas autorisé à avoir recours à de pareilles hypothèses: il faut s'appuyer sur les faits. Si cette suscription avait été à peu près contemporaine de la composition de l'Image du Monde ou seulement de la translation en prose que nous croyons avoir été faite une trentaine d'années après l'achèvement du poème c'est-a-dire vers 1275, — la règle de l'*s* aurait été observée et il aurait fallu *apelez* (ou au moins *apeles*). On se serait attendu aussi aux formes *Gauthiers* et *uns tres boins philosophes*, (et peut-être à *molt* plutôt qu'à *tres*). De plus la notation *appellé*, avec le redoublement du *p* et surtout celui de *l*, accuse une date relativement récente.

La suscription dont nous parlons est donc considérablement plus récente qui celle qui attribue l'ouvrage à Gossouin, et comme, de plus, ce nom nous est transmis aussi dans un manuscrit de Bruxelles[1]), cette dernière version mérite plus de confiance que la prémière.

1) Nous regrettons infiniment de ne pas avoir vu ce manuscrit, car cet examen pourrait nous fournir des données capables de nous guider encore dans nos recherches. Il faudrait examiner d'abord si le nom *Gosson* est ecrit de la même main que le reste de l'ouvrage, ensuite s'il est compris dans la formule ci-dessus citée et, dans ce cas, rechercher si le manuscrit appartient au même groupe que le manuscrit en vers d'après lequel la translation en prose a été faite et que l'on peut reconstituer, dans ses traits essentiels, à travers la rédaction prosaïque; enfin tirer des faits acquis les conclusions que le sujet comporte.

Il est singulier, cependant, que deux hommes se présentent l'un et l'autre avec de grandes prétentions d'être regardés comme auteurs de l'Image du Monde. Il serait moins étonnant que la tradition ne nous eût conservé aucun nom. On peut essayer d'expliquer ce phénomène, qui doit provenir d'une erreur. Il n'est pas impossible que le copiste (ou un de ces prédécesseurs) qui transcrivait le manuscrit, auteur de la copie dont parle Dom Calmet, ait voulu conserver le nom de l'auteur qui pour lui aurait été Gossouin et que sa note ait contenu ces mots: *maistres G. de Mes*[1]), qu'ils aient été, oui ou non, compris dans la formule ci-dessus citée (p. 53); de telles abréviations étaient fréquentes au moyen âge. Survient un autre copiste, qui croit bien faire de résoudre l'abréviation, mais ne connaissant pas le véritable nom de l'auteur, il interprète à tort G. comme Gauthier, qui en effet était un nom beaucoup plus usité que Gossouin. Si on admet que les choses aient pu se passer ainsi, c'est une nouvelle circonstance qui viendrait à l'appui de l'opinion qui se prononce en faveur de Gossouin.

Selon nous, la question d'auteur se résume donc ainsi: Omons doit être écarté sans hésitation, et Gossouin revendique avec plus de droit que Gauthier l'honneur d'être regardé comme l'auteur de l'Image du Monde.

Mais la question n'est pas encore complètement vidée, elle peut être envisagée d'une autre façon. Puisque Gossouin et Gauthier se présentent tous deux avec de grands titres et que les deux rédactions de l'Image du Monde ne sont pas du même auteur, on pourrait attribuer au premier le poème original, — car son nom figure dans la rédaction en prose qui repose sur le texte original[2]) — par conséquent au dernier le poème interpolé, et cela d'autant plus volontiers que le manuscrit qui portait le nom de Gauthier, appartenait à la famille des manuscrits interpolés.

---

1) Ou *maistres G.* tout simplement. L'abréviation pouvait peut-être s'employer plus facilement, si elle n'était suivie d'aucune addition. Dans ce dernier cas l'épithète *de Mes* serait une addition postérieure, qui pouvait très bien se faire en même temps que l'abrévation G. était résolue en Gauthier.

2) D'ailleurs le manuscrit en vers dont parle Victor le Clerc (voy. p. 47) et qui portait le nom de *Gosoyn* appartenait aussi à la classe originale, parce qu'il était deux fois daté et qu'il était divisé en trois livres.

Cette opinion, fort acceptable, ne laisse pas d'être fort séduisante; on aurait ainsi l'avantage de connaître à la fois le nom de l'auteur de la rédaction originale aussi bien que celui du remaniement de notre poème. Mais, pour notre part, nous ne la partageons pas. Dans la connaissance de la grande indifférence qui régnait à cette époque pour la question d'auteur et en considérant les erreurs multiples dont les copistes se rendaient si facilement coupables, nous croyons nous rapprocher le plus de la vraisemblance en disant que l'un des noms en cause provient d'une erreur, au lieu de nous complaire dans la pensée que le hasard nous aurait fait connaître, dans le cas présent, le nom des auteurs des deux rédactions de l'Image du Monde.

Les Manuscrits.

Pour la rédaction primitive de l'Image du Monde, nous avons examiné tous les manuscrits des bibliothèques publiques de Paris, plus un manuscrit conservé dans la Bibliothèque Nationale de Stockholm.

Nous donnons ici la liste de ces manuscrits dans l'ordre chronologique de leur exécution. A moins de notice spéciale, ils appartiennent à la Bibliothèque Nationale de Paris.

Ms. n⁰	24428	du fonds français	(193 de Notre-Dame), désigné par la lettre			A.
»	14964	» »	(Supplément français 660),	»	»	B.
»	25	dans le catalogue de Stephens, conservé à	Stockholm,	»	»	C.
»	283	des Belles Lettres de la Bibliothèque de	l'Arsenal,	»	»	D.
»	2175	du fonds français	(ancien fonds 7991^{3}),	»	»	E.
»	2480	»	(a. f. 8197^{B}, 758 du Suppl. fr.),	»	»	F.
»	2479	»	(a. f. 8197^{A}),	»	»	G.
»	1548	»	(a. f. 7589),	»	»	H.
»	20047	»	(nouveau fonds 1997),	»	»	I.
»	2177	»	(a. f. 7991^{5}),	»	»	J.
»	2176	»	(a. f. $7991^{3.3}$),	»	»	K.
»	14962	»	(Suppl. fr. 4963),	»	»	L.
»	14963	»	(Suppl. fr. 3315),	»	»	M.
»	2173	»	(a. f. 7991),	»	»	N.
»	1609	»	(a. f. 7623^{5}),	»	»	O.
»	19164	»	(a. f. 2332, St. Germain 1652),	»	»	P.
»	14965	»	(Suppl. fr. 739),	»	»	Q.
»	12481	»	(Suppl. fr. 1636),	»	»	R.

Ms. n°	1553	du fonds français	(a. f. 7595),	désigné	par la lettre	S.
»	1608	»	(a. f. 7623^{5a}),	»	»	T.
»	1669	»	(a. f. 7656^{3}),	»	»	U.
»	1768	»	(a. f. 7839^{2}),	»	»	V.
»	2021	»	(a. f. 7929),	»	»	W.
»	1822	»	(a. f. $7856^{3.3}$),	»	»	X.
»	602	de la Bibliothèque Mazarine,		»	»	Y.
»	306	des Belles-Lettres de la Bibliothèque de l'Arsenal		»	»	Z.
»	12323	du fonds français	(Suppl. fr. 344),	»	»	a.
»	12469	»	(Suppl. fr. 540^{I}),	»	»	b.

Quant aux manuscrits de la classe interpolée, nous avons vu tous ceux qui sont conservés à la Bibliothèque Nationale de Paris[1]). Ce sont les suivants:

Ms. n°	25407	du fonds français	(277 du fonds de Notre Dame).
»	25343	»	(1434 de l'ancienne Sorbonne).
»	1607	»	(a. f. 7623).
»	1807	»	(a. f. 7852^{3}).
»	1444	»	(a. f. 7534).
»	2174	»	(a. f. 7991^{2}).
»	14961	»	(Suppl. fr. 386).
»	2168	»	(a. f. 7989^{2}).
»	10769	du fonds latin	(Suppl. lat. 337bis).

Quelques-uns de ces manuscrits sont datés savoir les manuscrits A, B, L, M de la rédaction primitive et le manuscrit 10769 (fonds latin) de la rédaction interpolée. Dans quatre de ces manuscrits, B. L, M et 10769, les copistes ont eu soin de conserver à la postérité leurs noms et dans M nous sommes renseignés même sur le lieu où le manuscrit a été exécuté.

Dans le ms. A nous lisons à la fin du poème ces vers déja cités:

Et fu escris cis livres droit
Quant li miliaires corroit
L'an. M. CC. sixante et cinc,
Dou quart an ot avoec le cinc
Avant que tous par fust escris.

1) Nous ne connaissons cette classe que par le ms. n° 25407 du fonds français (dont nous avons pris une copie), à part quelques variantes tirées d'autres manuscrits pour des passages qui sont d'une importance hors ligne. Le temps nous a manqué jusqu'ici pour soumettre ces manuscrits à un examen comparatif qui nous permette d'en faire la classification.

Dans le ms. B se trouve au commencement du poème cette indication: *Anno Domini MCCLXV;* à la fin du poème également *Anno Domini M.CC.LXV*, puis le nom du copiste:

Per Guillelmum forment normanum.

Cette notice n'est pourtant pas due à la même main qui a copié le volume, mais elle a été faite après coup par un possesseur ou lecteur du livre, et en conséquence, elle ne doit être admise que sous bénéfice d'inventaire. Mais comme rien ne s'oppose, au point de vue paléographique, à l'adoption de cette date, elle peut être considérée comme bonne.

Dans le ms. L les derniers vers sont suivis de cette indication: Explicit. En l'an de l'incarnation M CC IIII^{XX} et II l'escrit Wautiers dou Kai, foi que jou doi a Deu.

Le ms. M finit ainsi: Renauz de Muleçon escript cest romant a Villers lou Duc[1]) l'an de l'inquarnation M. CC. et quatrevinz et sept ou mois de Septembre lou juesdi devant la Saint Matier l'apostre.

Le ms. 10769 du fonds latin présente à la fin du poème ces vers:

Chi fenist l'Ymage du monde,
Dont vous aves oï la soume,
Escrit l'en d'incarnation
Mil et trois chens et X. en son.
I. clerc l'escrit de poi d'afere,
Car autre cose ne pout fere.
On l'apele Raol Crisnon
Par son droit non et par sournon.
Jesust otroit bon repos
A s'ame quand itra du cors. Amen.

Tous les manuscrits ne sont pas complets. Soit négligence des scribes, soit perte d'une ou de plusieurs feuilles, beaucoup d'entre eux présentent des lacunes plus ou moins considérables. En ne tenant pas compte du manque de quelques vers isolés çà et là dans le poème, nous allons relever les pertes d'une certaine étendue qu'ont subies les manuscrits de l'Image du Monde.

Dans les mss. A, B, E, F, J, K, M, O, T, U, W, a, b manquent les vers suivants: A 917—36, 997—1276, 1735—54, 1830—2061; B 852—87, 1817—53; E 439—566, 629—753; 816—940, 1367—90; F 5748—5811; J 446—597, 674—824, 978—1852; K

1) Villiers le Duc est situé en Bourgogne.

3762—3836; M 5719—5870; O 1170—1393, 2851—3070, 5425—5647; T 6381—6442; U 1817—1918; W 1581 1621; a 1331—2218, 4367—4560; b 3367—95. Le ms. G est incomplet au commencement et à la fin; les mss. H, I sont incomplets au commencement et les mss. S, U, V, à la fin; G commence v. 830 et et finit v. 6009; H commence v. 15, I v. 602; S finit v. 6354, U v. 6454, V v. 1099.

Dans le ms. H, l'ordre des feuilles 43 et 44 a été interverti pendant la reliure.

Le ms. G, qui est, comme nous venons de le voir, incomplet tant au commencement qu'à la fin, présente, en outre, une particularité qui lui est propre. Au lieu des vers 2597—2618, qui traitent *des pierres d'Inde*, ce manuscrit offre une interpolation de plus de cinq cents vers. Cette interpolation est complètement étrangère à l'Image du Monde. Le temps ne nous a pas suffi pour examiner si c'est une addition indépendente due au copiste (ou à l'un de ses prédécesseurs), ou bien la simple copie d'un lapidaire. Cette dernière alternative est probable, car ici l'auteur renvoie lui-même le lecteur «au Lapidaire». Il paraît vraisemblable qu'il entendait celui de Marbode. Il dit v. 2613 ss.

Si ra d'autres pierres assez
Qui en eles ont granz bontez.
Mais qui savoir veut lor afaire,
Si aille lire ou Lapidaire,
Qui dit lor nons et lor vertuz,
Car ci n'en dirons nos or plus.

Dans la classe interpolée, le copiste du ms. 1807 a omis la plus importante des interpolations, à savoir la légende de Saint Brandan.

Quand on procède au classement des manuscrits de l'Image du Monde, la première chose à remarquer, c'est que la classe interpolée forme une famille distincte des copies qui renferment le poème original. Cette circonstance est des plus favorables, car, comme nous le savons, l'interpolation de notre poème a été entreprise bien peu de temps après l'achèvement de l'ouvrage dans sa forme originale et très probablement dans le même lieu que lui. Donc, l'interpolateur a dû avoir recours à un des meilleurs et des plus anciens manuscrits. Il ne parait pourtant pas avoir travaillé sur l'original, car en ce cas, il ne se serait pas rendu coupable de l'inexactitude à propos du traitement de la geographie de l'Europe

que nous avons signalée plus haut (p. 14) et qui est bien certainement due à un des premiers scribes. C'est là encore, il convient d'appuyer sur ce fait, une des meilleures preuves qui viennent à l'appui de notre thèse que la rédaction interpolée de l'Image du Monde n'a pas été executée par l'auteur du poème original.

Pour la constitution critique du texte de l'Image du Monde, les leçons de la rédaction interpolée méritent donc *a priori*, en cas de divergence, la même confiance que celles de la rédaction primitive. Il y a pourtant une réserve à faire. Il faut bien distinguer entre les passages qui, dans cette seconde rédaction, ne sont que la copie exacte du manuscrit que l'interpolateur a eu sous les yeux et ceux où il est en train de modifier le texte. Dans ce dernier cas, les leçons de la rédaction interpolée ne peuvent être sérieusement opposées à celles de la rédaction originale, si les deux rédactions en présentent de bonnes. Cela arrive à la règle lorsque l'interpolateur insère de courtes pièces de la rédaction primitive dans le corps de ses interpolations ou lorsqu'il change l'ordre pour un nombre relativement restreint de vers.

Les cas de divergences à propos des leçons entre les deux rédactions sont assez fréquents. Nous nous bornons à citer ici deux passages qui dans les manuscrits de la rédaction originale sont fautifs, mais pour lesquels la rédaction interpolée offre la bonne leçon.

Red. interp.: Et s'une granz pierre estoit la,
Qui au cheoir C. anz meïst,
Il convanroit qu'ele feïst
Dedenz chascune ore de jor,
Sanz rester ou faire sejor,
LX liues et quatorze
Et plus de demie une encore,
Ançois qu'à la terre venist.

Le 6e et le 7e vers sont fautifs dans la rédaction originale. On y lit:

V. 6133—4. LX milles et XXIII encore[1])
Et plus de demie une encore.

---

1) L'incorrection du vers donne lieu à des variantes dans divers manuscrits. Mss. A, P, R: *LX mil cint trois encore.* K, Q: *LX. mil et XXIII encore.* S: *LX miles XXIII. encore.* E. W: *LX mille et XXIII encore.* B: *LX mil et XIII encore.*

Le manuscrit, d'après lequel le scribe exécutait la copie d'où émanent toutes celles qui nous sont conservées, portait probablement le nombre *quatorze* en chiffres romains, c'est-à-dire XIIII. Le scribe lit XXIII en place et comme *vint et trois* ne fait pas la rime, il ajoute *encore* sans se soucier de la mesure.

Les vers 873—8 sont seuls corrects dans la rédaction interpolée:

Les arz sont si entrelacies
Qu'eles ne puent estre aprises
L'une sans l'autre entierement
Ne seües parfitement
Les premieres sans les darraines,
Ne celes sans les premeraines.

Pour les trois derniers vers, le manuscrit père de souche de toutes les copies de la premiere rédaction qui subsistent, contenait

Ne savoir si parfitement
Les premiers sans les daarrains,
Ne celes sans les premerains.

Savoir si se rencontre partout. Quelques copistes, s'apercevant de l'inconséquence dans le traitement des genres, ont tâché de corriger ou de modifier le texte: S corrige *daarraines* : *premeraines* tout en conservant *premiers;* J en agit de même, mais offre la forme *derraines*, ce qui fait une syllabe de moins; V *daarraines: premieres*, ce qui fausse en même temps la rime et la mesure. Les copistes de J, de N et de U, à qui de plus l'assonance *entrelacies* : *aprises* a paru suspecte, modifient J le premier vers, N et U le premier et les deux derniers vers: N *Et si sont fait en itel guises Les premieres sans les darraines, Ne cele sans les premeraines.* U *Et sont ainsi en arier mises. Les premieres sans la derraine Ne cele sans la premeraine.* J est corrompu: *Et sont coes (?) teres assises.*

En comparant les manuscrits de la première rédaction, on remarque bien vite que certains manuscrits ont entre eux tant de rapports qu'il faut les ranger ensemble. De là cinq groupes:

α) C, E, G, W, K, Q, I.
β) (A), D, L, S, X, Y, a, b.
γ) B, F, O, P, R.
δ) T, N, Z, J, M, V.
ε) H, U.

Mais, dès qu'il s'agit de bien établir la filiation des manuscrits, il se présente des difficultés peu communes. Les variantes ne

sont ni bien fréquentes ni bien tranchées. L'Image du Monde étant une oeuvre savante, les scribes, dont les connaissances n'étaient point à la hauteur des doctrines qui y étaient enseignées, n'avaient garde de soumettre le texte à de fortes modifications, ils copiaient en général avec une sorte de piété le manuscrit qu'ils avaient sous les yeux, et le texte de notre poème ne fut point, à l'instar de celui de tant d'autres ouvrages, soumis à ces altérations souvent si considérables qui étaient la conséquence des caprices insaisissables des copistes. Mais ce qui rend le classement des manuscrits plus difficile encore, c'est qu'à cause du grand nombre de copies qui étaient dispersées presque partout et parce que l'Image du Monde était employée comme manuel, destinée par conséquent à être mise entre les mains des étudiants, il a dû arriver fréquemment qu'un scribe copiât sur deux textes. Parfois un lecteur écrivait à la marge du manuscrit qu'il étudiait quelques unes des variantes ou toutes les variantes contenues dans un autre. Survint un nouveau copiste, qui dans sa copie admettait les leçons tantôt de l'un tantôt de l'autre texte, procédé qui peut rendre le travail de classification tout à fait désespéré. Il ne faut donc pas s'étonner si, après s'être formé une opinion sur les relations des manuscrits, quelques-uns d'entre eux offrent une ou plusieurs leçons qui viennent contredire, parfois d'une façon très caractéristique, le résultat qu'on a obtenu.

Les manuscrits de la rédaction première se divisent en deux familles, dont l'une comprend les groupes α, β, γ, δ, l'autre le groupe ε. Témoins les vers 6099, 4247—8, pour lesquels le groupe ε offre seul la bonne leçon, confirmée par celle de la rédaction interpolée, tandis que les autres groupes ont en commun la même leçon fautive.

V. 6098 ss. selon les groupes α, β, γ, δ:

Qui set conter, si puet après
Trover le nombre et la forme[1]):
Quanz poces il a de main d'home.

Le groupe ε donne pour le vers 6099 cette leçon, qui satisfait en même temps au sens et à la mesure et qui est confirmée par la leçon de la rédaction interpolée:

---

1) Quelques copistes, s'étant aperçus de ce qu'il manquait une syllabe au vers 6099, ont modifié. Mss. B, C, E. I: tr. *et* le n. et la f. Ms. M: tr. le n. *de* la f.

Trover tot le nombre et la some.

V. 4247—8 selon les groupes α, β, γ, δ:

Et itant avec ce encores
Le quart d'un jor, ce sont VI hores.

selon le grope ε et la rédaction interpolée:

Et le quart d'un jor, c'est VI hores
Du jor qui tient XXIIII hores.

Cette division est encore confirmée par d'autres leçons: v. 2057 ss. selon le groupe ε:

Et la ligne qu'an II les[1]) fant
Est clamée, si com ge di,
La droite ligne de midi.
2060. Dont ces trois figures sont signe.

Ici trois figures sont intercalées dans le texte

Et à la fin de cele ligne
Une cité veoir poon
Qui Aaron ensi a non.

Au lieu des vers 2060—1, l'autre famille portait bien vraisemblablement ces trois vers, à en juger par l'accord des groupes β et δ (voy. plus loin l'arbre généalogique)[2]):

Dont ces trois figures sont ci.

Suivent les trois figures.

Et en la fin de cele ligne
Si com ele va droit a ligne.

Donc, trois vers rimant ainsi ensemble : *di* : *midi* : *ci*. Les auteurs des groupes α et γ, s'étant aperçus de cette faute, ont corrigé: celui de γ en substituant au vers: *Dont ces trois figures sont ci* ces deux vers: *Et ce povez prover ici Par ces trois figures ici.* Celui de α conserve le vers cité, mais dans les manuscrits appartenant à ce groupe, un nouveau vers a été ajouté pour avoir la rime, seulement ici les manuscrits s'écartent. K et Q: *Pourtretes que vous veez ci.* W: *Ki le nous demonstres ensi.* I: *Devisées par escrist ci.* Les copistes de C et de E modifient aussi le vers:

---

1) L'orient et l'occident.

2) Le ms. N est corrompu, il donne au lieu des vers 2060—3 ces quatre vers:

De ces III figures ici.
Ou chief de ce ligne emmi
Le cercle a orient veom
Une cité que a aron a non.

Dont ces trois figures sont ci, que portait leur original. C lit: *Et en ces figures ici, Lo poez veoir autresi.* E lit: *Ele est percie tot parmi, Si com ceste figure ci.*

V. 3243 selon le groupe ε confirmé par la rédaction interpolée.

Son non conoist[1]) et son seignor.

La même leçon est offerte par le ms. G, mais cet accord est fortuit, car G n'a d'ailleurs aucun rapport avec le groupe ε. Ou bien le copiste a trouvé par intuition la bonne lecon, ou bien, ce qui est plus probable, il faut admettre qu'un lecteur a écrit, d'après un autre manuscrit, cette correction à la marge et qu'elle est entrée ensuite dans le texte. Les groupes α et β contiennent en commun cette leçon fautive: *Si le*[2]) *conoist a son seignor* sauf les mss. K et Q qui lisent *com* au lieu de *a* et le ms. W qui donne *Si reconoist bien son seignor.* Le groupe γ donne *Si le*[2]) *conoist et son seignor:* Les manuscrits du groupe δ présentent tous des leçons particulières[3]): M *s'il non connoist a son seignor;* N *Molt tres bien conoist son seignor;* T *si nos connoist a son seignor.*

Mais quel est le rapprochement des groupes α, β, γ, δ? Les trois premiers constituent ensemble une sous-famille, le groupe δ une autre, comme cela ressort des leçons des vers 2474—5, 873—5, 5935—6, 4444—50 et autres.

V. 2474—5, selon le groupe δ, confirmé par la rédaction interpolée:

Si fist faire estaiches d'arain
Si come homes, plaines de feus.

La sous-famille comprenant les groupes α, β, γ, donne *vaisiax* au lieu de *estaiches*, mais l'auteur de cette sous-famille n'a pas fait accorder l'adjectif *plaines*, qui reste au féminin dans les mss. C, G, K. Les auteur des groupes β et γ, au contraire, se sont aperçus de cette faute et ont mis *plains* au masculin tout en tombant dans une autre erreur, celle de fausser la mesure. Les copistes des mss. A, B, W, X, b ont indépendamment restitué la mesure, en lisant *toz plains*[4]), celui de E corrige: *Ensi com homes, plains de feus.* Le groupe ε a substitué *ymages* à *estaiches*.

1) Le chien.

2) *Le* ne se rapporte à rien.

3) Je ne possède pas la leçon du ms. Z. J a passé le vers.

4) On peut voir par cet exemple combien la classification est un travail indispensable. Si le hasard ne nous eût conservé que les mss. A, B, W, X, b, on croirait certainement, sur la foi de cinq manuscrits appartenant à trois groupes différents, qu'on possédait la leçon originale.

Les vers 873 – 8, que nous avons cités tout à l'heure (outre qu'ils servent à établir que les manuscrits de la premiere rédaction et ceux de la seconde remontent à des sources différentes) prouvent autant. L'assonance *entrelacies: aprises* n'est conservée que dans H, M, V, R, mais *aprises* reste dans J, N, U (voy. plus haut p. 60). T, qui pour d'autres raisons appartient au groupe δ, présente la rime corrompue *entrelaissier: apries*[1]). Tous les autres manuscrits, c'est à dire ceux des groupes α, β, γ contiennent ici des leçons fautives. Non qu'ils aient tous en commun la même leçon fautive, car parmi un nombre aussi considérable de copies, il s'en trouve dont les exécuteurs, s'étant aperçus de ce qu'il y avait là une faute, n'ont pas pu résister à l'envie de la corriger. Mais la comparaison des manuscrits suffit pour établir que leur source commune offrait pour les vers 873—5 cette leçon:

Et sont ensi entrelaissiez[2])
Qu'il ne puent ester sor piez
L'une sans l'autre entierement.

C'est parce que le copiste voulait éviter l'assonance *entrelacies: aprises* et qu'il confondait les verbes *entrelacier* et *entrelaissier*, qu'il s'est rendu coupable de cette faute. La leçon citée pour le vers 873 est confirmée par tous les trois groupes α, β, γ[3]) à part ces variantes: *entrelacies*, leçon que les copistes de A, de X et de a (ou leur auteur commun) et de B ont restituée indépendamment les uns des autres; W *entrelaies;* S, b *ses on si entrelaies.* De même le vers 874 est celui des groupes α et β à l'exception des mss K et Q (d'une parenté fort étroite), qui lisent: K *em piez*, Q *que ils . . . estre em piez.* De même O *estre em pies* (une syllabe de moins). P et R: *em paix*, F: *qu'eles ne puent estre apresiez* (une syllabe de trop), A: *qu'eles ne puent estre mies.* B et E manquent. Variantes sans importance: G *sus piez*, le groupe β: *estre.* S et b: *que ne.* Le vers 875 est le même partout.

Les vers 5935—6 sont fautifs dans les mss. des groupes α, β, γ. δ donne la bonne leçon:

v. 5935 Le droit corrompent de nature,
Car par raison et par droiture

1) *Apries* semble pourtant indiquer que l'original de T portait *aprises*.

2) Les mots *sont entrelaissiez* se rapportent à *arts* du vers 871: *art* est du féminin dans la vieille langue.

3) Je ne tiens pas compte de ces petites divergences: C *et or sont si:* G *si sont ensi.*

Devroit chascuns prendre son vivre
Au siegle si qu'il poïst vivre.

J, V donne *nature* au vers 5936 ou lieu de *droiture*[1]). M est corrompu.

Les groupes α, β lisent v. 5935: *Droit corrompent et desnaturent.* Donc *desnaturent: droiture* selon les groupes α, β. C'est une rime que l'auteur de l'Image du Monde ne se serait pas permise: il affecte trop de correction dans la forme. L'auteur du groupe γ essaie d'esquiver la difficulté en modifiant le texte et en insérant deux vers de son invention, procédé par lequel il obtient les rimes *desnaturent: murent, droiture: mesure*[2]). Variantes: G *tot corrompent et desnaturent, Que par raison et par nature;* K, Q 5936 *nature* au lieu de *droiture;* B 5935 *Ce n'est mie droit nature;* F *Desnature;* C manque. Le passage qui contient les vers en question, n'est pas de la rédaction interpolée.

Pour les vers 4344—50 les groupes α, β et γ contiennent en commun cette leçon fautive: les fins de vers sont *verrons* (ou *veons*): *nos*, ce qui ne fait pas une rime.

v. 4444 ss. Mais celes[3]) qui sont desor nos,
De jors ne poons nos veoir,
Car il[4]) nos en tolst le pooir
Par sa clarté, qui est si granz.
Si com des chandoilles ardanz
Qu'ensus de nos par nuit verrons;
S'uns grans feus entr'eles et nos
Fust lors qui randist la lumiere,
Il nos toldroit veoir darriere
Les chandoiles de nostre esgart.

Les groupes δ et ε donnent au vers 4449 *Qu'ensus par nuit verrons de nos.* Donc ici la rime *nos: nos.* La rédaction interpolée lit: *Qu'ensus par nuit verriez de vos; S'uns grans feus entr'eles et vos.*

---

1) Cet accord est fortuit et suggéré par la raison tout extérieure que *nature* se trouvait au vers précédent. Le copiste perdait sa ligne. K et Q, qui vont toujours ensemble, présentent la même négligence.

2) Les leçons du groupe γ offrent d'ailleurs ici de très grandes divergences, qu'il serait inutile de citer.

3) Les étoiles.

4) Le soleil.

La division en sous-familles que nous avons déjà établie par la précédente comparaison acquiert une nouvelle confiance, s'il en fallait, par les vers 4577—8, qui, il est vrai, ne peuvent pas être cités comme une preuve à l'appui, mais qui méritent d'être relevés, parce qu'ils sont fort instructifs pour le classement des manuscrits. Le groupe δ, d'accord avec le groupe ε et la rédaction interpolée lit v. 4576 ss. *Ensi s'en va*[1]) *tot defaillant, Tant qu'on n'i voit rien d'aparoil, Et lors est desoz le soloil.* Les autres groupes présentent des leçons particulières. Groupe γ: *Tant qu'on n'i voit point d'aparoil, Et lors est endroit le soloil.* Les mss. du groupe α varient[2]). C: *Tant qu'ele est entor le soloil, Lors n'i voit an point d'aparoil.* G: *Et si com pres est dou soloil, Lors n'i voit l'am point d'aparoil.* I, K, Q: *Et com plus est pres dou soloil. Tant qu'on n'i voit rien d'aparoil.* W: *Et si aproche du solel, Tant c'om n'i voit riens d'aparel.* Groupe β: *Et va aprochant dou soloil. Tant qu'on n'i voit point d'aparoil.*

Quant aux groupes α, β, γ, les deux premiers ont la même source, différente de celle γ. Pour les vers 1482 et 6591—2 la bonne leçon est donnée par le groupe γ qui est d'accord avec les groupes δ et ε: 1482 *li uns petiz, li autres granz.* Groupe α: *li uns fos, l'autres plains de sans*, cependant C et E presentent des variantes: C, *ce voit au venir en mainz sans;* E, *Li. I. saiges et plains de sans.* Groupe β (qui se distingue par la fréquence de ses leçons divergentes) *ainsi ne sont mie samblans*[3]). 6591—2 *que vos devez apres aprendre* selon γ, δ et ε; *que par cesti poez entendre* selon α et β. Le vers 2736 qui jette une grande lumière sur les relations les manuscrits, présente dans γ une leçon particulière, mais l'auteur des trois groupes en question α, β, γ a dû porter la bonne leçon, car elle est conservée dans α qui est d'accord avec les groupes δ et ε. Quant à β, ce groupe offre encore ici une leçon divergente, mais tout ce groupe, quoique au premier abord il paraisse constituer une famille à part à cause d'une foule de leçons caractéristiques, n'est qu'un dérivé d'un manuscrit actuellement

---

1) La lune.

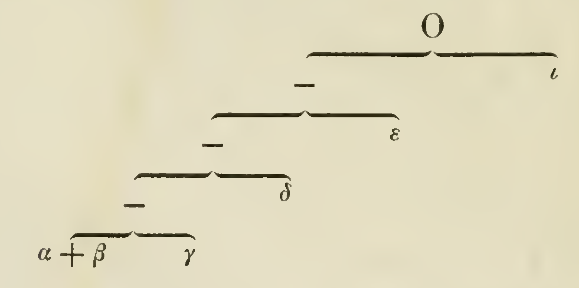
2) Je n'ai pas la leçon du ms. E.

3) Tous les manuscrits des groupes α et β (du nombre de 15) ne présentent donc pas ici la même leçon fautive, mais cela n'arrive que bien rarement, parce que certains copistes sont tentés à corriger s'ils remarquent qu'ils ont affaire à une leçon inadmissible ou suspecte.

perdu et qui a fait partie du groupe α, comme on le verra par la suite. Les vers 2735-6 étaient ainsi conçus dans l'original, à en juger par l'accord des groupes δ, ε et des manuscrits que nous avons rangés dans le groupe α, sauf le ms. W: *Autres*[1]) *i a granz com jaians, Velus com pors et mugissanz.* Le groupe γ lit *gemissanz* pour *mugissanz.* Le groupe β est arrivé à la leçon *tuit gisans* par l'intermédiaire d'une leçon *nus gisanz,* donnée par W et qui est due à l'inattention d'un copiste, qui a mal lu le texte. D'autres variantes: E *Et comme bestes mugissans,* G *Et comme bestes tuit muanz.*

Les vers 3227—8 sont seuls conservés, bien que corrompus, par les groupes α, β et δ tandis que les auteurs des groupes γ et ε les ont passés indépendamment l'un de l'autre parce qu'ils ne les ont pas compris: ils étaient apparemment corrompus dans le manuscrit d'où dérivent tous ceux de la rédaction primitive. La rédaction interpolée contient seule la bonne leçon. Inutile d'entrer ici dans le détail. D'un autre côté, les vers 3365—6 qui se rencontrent partout ailleurs, manquent dans les groupes α et β. Cf. aussi les vers 4577—8 déjà cités, 1912 et 2058—61 qui servent eux aussi à corroborer notre thèse que les groupes α et β sont à ranger ensemble par rapport au groupe γ.

La filiation des différents groupes entre eux est donc celle-ci[2]):

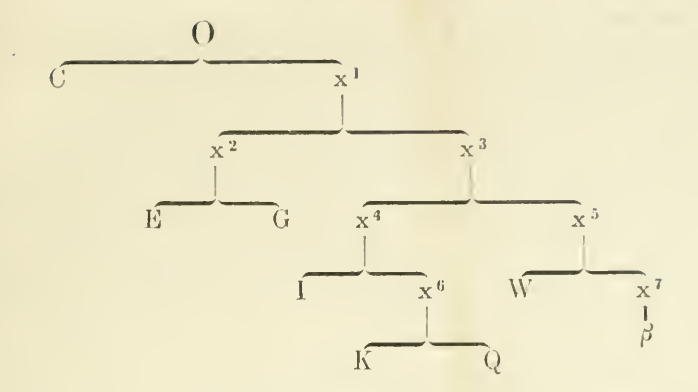


Passons à celle des divers manuscrits contenus dans chaque groupe. Nous dirons tout d'abord qu'il résulte de nos recherches qu'aucun manuscrit n'est copié sur un autre parmi ceux que nous connaissons. Voici le tableau qui, selon moi, montre les relations des manuscrits appartenant aux groupes α et β:

---

1) Femmes.

2) Nous désignons par ι la rédaction interpolée.

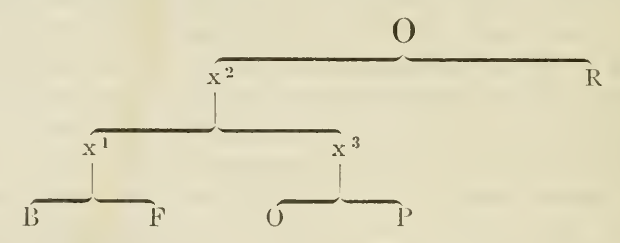


Je base ce classement principalement sur les leçons des vers 3227, 6594, 1912, 4577—8, 2736 dont celles des vers 4577—8, 2736 ont déjà été citées. Les deux premiers vers et peut-être aussi le vers 1912 démontrent que C doit être séparé de tous les autres manuscrits. C lit v. 3227 *Se lous n'ons se voient deceü* (le vers est corrompu et il y a une syllabe de trop). La rédaction interpolée donne la bonne leçon: *S'oms et lous se voient sans plus.* Le groupe δ lit *S'ons et lous se voient desus.* C est juste en tant qu'il conserve les deux mots *oms* et *lous*, quoique l'ordre soit interverti. Les autres manuscrits ont perdu le mot *oms*, lisent *s'uns lous se veoit deceüz* ou bien ils sont plus corrompus encore. On lit dans E *Se lonf se voient decau,* dans G *Se lonc lou voient deceü.* V. 6594: C est d'accord avec le groupe γ, on y lit *Et commant va et commant est.* Les autres manuscrits: *Et commant va et toz jorz est (*ou *nest).* Voici les variantes du vers 1912: C *Ice peut bien chascuns savoir;* E, G, W *De totes parz sans removoir*; I *De totes parz sans soi movoir,* K *De totes parz sans leu movoir;* Q *De totes parz sans riens movoir;* groupe β *De totes parz por nul pooir.*

Je me représente ainsi le procédé des copistes pour les six vers en question: x^1 fait entrer au vers 1912 *removoir* (l'original portait *avoir* à la fin du vers comme cela est prouvé par l'accord des groupes δ, ε et de la rédaction interpolée), corrompt plus que C ne l'a fait le vers 3227 (v. plus haut) et substitue au vers 6594 *toz jorz* à *commant.* x^2 modifie le vers 2736 en lisant *Et comme bestes mugissanz* au lieu de *celuz com porc et mugissanz.* x^3 fait commencer le vers 4578 avec *tant que.* x^4 change probable-

ment *removoir* du vers 1912 en *movoir*, du moins *movoir* finit le vers dans les trois mss I, K, Q. (I *soi movoir;* K, *leu movoir;* Q *riens movoir*). x^5 fait entrer *si aproche* au vers 4577, lit mal *mugissanz* et écrit *nus gisanz* au vers 2736. W est une copie fidèle de x^5. Le groupe β, à l'auteur duquel l'expression *nus gisanz* a paru un peu forte, modifie *tuit gisanz* (v. 2736), lit *va aprochant* au lieu de *si aproche* (v. 4577) et substitue *por nul pooir* à *removoir* (1912). Quant aux huit mss. (A. D. L, S, X, Y, a, b) de ce grand groupe, je n'en ferai pas la classification. Ce serait un travail aussi long qu'infructueux. Tout ce groupe manquerait en entier que cela ne porterait aucun préjudice à une édition critique de l'Image du Monde. L'auteur du groupe se fait connaître comme un esprit judicieux et libre, qui se complaît aux modifications et qui en fait de bonnes; mais il faut se défier de lui en raison même de son intelligence. Sans la classification, il faut avouer qu'un manuscrit de ce groupe peut paraître relativement bon; c'est sur deux de ces manuscrits, les mss. A et X, qu'est tombé Victor le Clerc pour ses citations. Quant au ms. A, il présente de plus la particularité d'être un produit de deux familles. Il fait partie du groupe β par rapport à son origine, mais il a été corrigé d'après x^6 ou l'un de ses dérivés.

Les manuscrits du groupe γ se classent ainsi:



Au vers 3182 R conserve la leçon corrompue: *Soubs Parrios est elle encore* commune aux groupes α et γ (β ici comme d'habitude a modifié: *Et l'apele on ensi encore).* Les mss. B, F, O et P donnent cette leçon: *si perilleus est il encore.* La bonne leçon est *Saint Patrice et est tes encore*[1]). Le vers 1863 est incorrect dans les groupes α, β, γ et δ: *Et se lor pois oni estoient,* le sens exige *n'estoient,* leçon qui se trouve dans ε et ι. R conserve *oni,* les autres mss. portent

1) Il est question du purgatoire de Saint Patrice.

egal. O et P ont des fautes communes aux vers 4252, 5931—2, 6280, au rebours B et F présentent la même leçon fautive au vers 3320. 4252—4: *A ce qu'en .IIII. anz est sornez I. jorz outre qui nomez est Bisextes, qui en .IIII. anz nest.* O et P. lisent *somes* pour *sornez.* Au lieu des 5931—2 que nous avons cités plus haut, O et P en donnent trois qui riment ensemble. V. 6280: O et P portent *por leu prendre* au lieu de *pour lui prendre.* Au vers 3320 on lit *les proies ravier* dans F, *les proies ravijer* dans B, ce qui revient au même; il faut *lor proie, ramier* selon Pet R, qui en cela sont d'accord avec d'autres manuscrits; O et corrumpu.

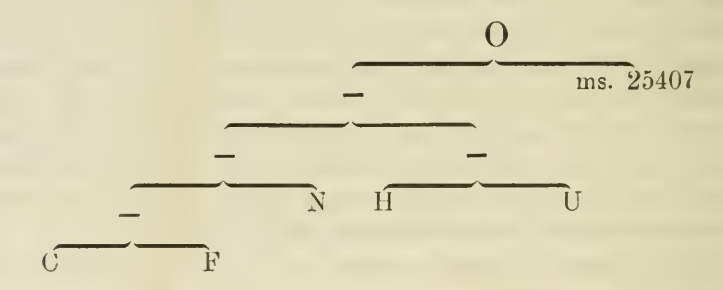
Pour ce qui concerne le groupe δ la plupart des manuscrits y contenus sont fort imparfaits. Le scribe de J a l'abominable habitude de sauter presque tous les vers incorrects ou d'une entente difficile. Celui de M fait preuve à la fois d'une ignorance, d'une incapacité et d'une négligence des plus complètes. T est un de ces manuscrits qui sont atteints de cette contamination, dont nous avons déjà parlé. D'un tel manuscrit il n'y a rien à faire. V, qui a des rapports intimes avec M, n'est pas mauvais, mais ne contient que les premiers 1099 vers. Je fais grâce de tous ces manuscrits. Restent N et Z. Quant à ce dernier, il me fait l'effet d'être bon, mais par malheur je le connais trop imparfaitement pour être à même de bien l'apprécier. Il faudra recourir à une nouvelle comparaison des mss. N et Z pour décider lequel mérite la préférence. J'adopte provisoirement N comme le représentant du groupe δ.

Le groupe ε, qui ne consiste que de deux manuscrits, n'a pas besoin d'être classifié.

Les manuscrits de la rédaction interpolée, au contraire, demandent à être soumis à une classification rigoureuse. C'est un travail qui reste à faire.

Si le travail de classification a été épineux, en revanche la constitution du texte, malgré la circonstance défavorable de la bifurcation continuelle dans le classement des manuscrits, n'offre pas de difficultés bien remarquables. Il est rare qu'on ait besoin d'hésiter quand à la leçon à adopter. En considérant le grand nombre de copies qui subsistent, il sera nécessaire de choisir un représentant pour chacun des groupes α, γ et δ; pour le groupe ε au contraire, qui en théorie est, à lui seul, d'une importance aussi grande que les groupes α, γ et δ ensemble, il sera bon de se servir des deux manuscrits dont il se compose. Pour la famille interpolée, nous sommes ré-

duits, à titre provisoire, à nous contenter du seul manuscrit n° 25407. Le choix d'un manuscrit pour représenter les trois groupes α, γ et δ n'est pas difficile. Nous avons déjà adopté le ms. N pour le groupe δ. Parmi les nombreux manuscrits du groupe α C est certainement supérieur aux autres. Il convient, cependant, de faire remarquer que les mss. K et Q doivent, être comptés parmi les meilleurs. Ils sont généralement d'accord jusque dans les moindres détails et leur orthographe est presque semblable. Pourtant Q n'est pas fait sur K, car il comble des lacunes qui se trouvent dans ce dernier. S'il fallait éditer l'Image du Monde d'après une seule copie, la transcription d'un de ces trois manuscrits fournirait un texte supérieur à celui de n'importe quel autre manuscrit[1]). Pour ce qui concerne le groupe γ, c'est le ms. F qui mérite le plus de confiance: il a été copie plus fidèlement que ses manuscrits frères. Les manuscrits que nous avons choisis se rangent donc ainsi dans le tableau qui en indique la classification:



Ces manuscrits sont grandement suffisants pour une édition critique de l'Image du Monde même dans ses passages difficiles, et pour la grande majorité des vers l'usage des trois mss. C, H et 25407 seuls pourrait parfaitement suffire.

1) Du Méril et M. Lidforss ont donc fait le meilleur choix en se servant, le premier du ms. K, le second du ms. C, pour les passages qu'ils ont publiés.

Langue du poème.[1])

L'Image du Monde a été écrite, comme nous l'avons déjà dit, dans un idiome intermédiaire entre le langage parlé à Metz, la patrie de l'auteur, et la langue littéraire de l'Isle-de-France. Composant un ouvrage scientifique, un livre destiné à l'enseignement, l'auteur était naturellement appelé à donner à son œuvre, en quelque sorte, une teinte savante et il devait se servir autant que possible de la langue qui lui était connue comme la langue littéraire par excellence et dans laquelle il avait fait lui-même ses études. Il devait donc élaguer de sa langue toutes les particularités linguistiques de sa patrie qui étaient reconnues populaires et n'admettre que les traits généraux qui se rencontraient habituellement dans les productions littéraires d'une origine orientale.

Ainsi, dès que le dialecte lorrain offrait pour la même catégorie de sons deux formes phonétiques dont l'une était caractéristique du langage essentiellement populaire de la Lorraine, l'autre, moins prononcée, s'accordait avec la forme française, l'auteur n'employait généralement que cette dernière forme.

Les rimes qui sont instructives pour la connaissance de la phonétique de l'Image du Monde sont les suivantes:

Mouillément de *n* en *ñ*; *plaignes* (planas): *montaignes* 1877, 3781, 3927, *Toscaigne: Espaigne* 3005, *ligne; decligne* 4601, 4629, 4671, *ligne: retigne* 4645. De même, *joignes: essoignes* 1487, *Babiloigne: essoigne* 2637, *Amazoignes: essoignes* 2707.

1) Cette étude a déjà été faite par M. Gustav Haase dans son »*Untersuchung über die Reime in der Image du Monde des Walther von Metz*«, Halle 1879, dissertation à laquelle nous renvoyons le lecteur. Mais comme l'auteur n'a basé ses recherches que sur une seule copie, le ms. Egerton 10015 du British Museum, et que ce manuscrit, à en juger par les citations qu'en ont faites MM. Haase et Fritsche (qui lui aussi s'en est servi), est très incorrect, les résultats obtenus ne sont pas toujours bien assurés. Le manuscrit est, en outre, incomplet: il y manque près de sept cents vers.

Forme féminine des participes passés de la 1re conjugaison en *-ie*. *Demie: tranchie* 470, *clergies: avancies* 672, *clergies: enseignies* 5399, *clergie: avancie* 1002, 1017. De même la paire de rimes *lignie: abaissie* 740, qui pourtant ne peut pas être citée comme une preuve à l'appui, non plus que les cas où les participes riment entre eux, comme p. ex. *avancie: essaucie*. 1081, etc.

Ai, non pas *a* dans les rimes suivantes: *regne*: *Charlemaigne* 1065, *baissent*: *saluaissent* 2495, *abaisse: baisse* (bassa) 4185, *miraicle: cercle* 4161.

O: oi, u: ui. *Jognes: essoignes* 1487, *roe: tornoie* 1997, *long: besoing* 2543, *purgatoire*: *encore* 3181, *memoire: encore* 3691, *pertuis: desus* 1847, 1869, *dut* (debuit): *duit* (ductum) 2471, *nues: pluies* 3301, *pluie: chaue* 3895, *pluie: venue* 4989, *pure: luire* 4649, *tuiles: nules* 5391.

L'auteur emploie les formes *crest: nest*[1]) 2929, *estre: nestre* 1003, 3215, *est*: *nest* 1249, 4503, *beste: pestre* 2415, *recrest: est* 2943.

E+ i fait toujours *i*, jamais *ei: demie*: *tranchie* 470, *demie: partie* 4567; *enmi: li* 1195, 1755, 1761, 6477; *enmi: ni* 2672; *enmi: iqui* 1833, 3869; *mi: iqui* 1851; *parmi: iqui* 4677; *parmi: li* 1821, 2351, 3887, 4490, 5105, 6011; *pis* (pejus): *paradis* 281, *mis: pis* 3419, *partis: pis* 3520; *delis: paradis* 315, *evangile: guille* 373, 5637; *dire: lire* 751, 6075; *Paris: pris* (pretium) 835; *vis: pis* (pectus) 2291, 2759; *esperit: delit* 2971, *dis: delis* 6447; *profite: gite* 3803, etc.

Le suffixe *ĕrium* fait *ier*. *Premiers: mestiers* 31, 889, *charpentier*: *mestier* 1317, 1517, *enseignier: mestier* 5927.

Le suffixe *osum* fait *os (ous)* à côté de *eus: dous* (dulcis): *ventos* 4939; *covoiteus: ceus* 625, *eus: courageus* 2455, *besoigneus: eus* 5947. *Sol* (solum) rime avec *saol* (satullum) 513.

Ain: ein[2]). *Vilains: plains* 1341, *maint* (minet): *maint* (manet) 25, *mains* (minus): *mains* (manche) 309, *mains* (minus): *mains* (manus) 1477.

Aine: eine. *Plaine* (plena): *vaine* (vana) 4583, *vaines* (venas): *fontaines* 3551, *semaine*: *paine* 4299, *paines: saines* 5753, *tremontaine: maine* (minat) 2076.

Parmi les faits isolés:

1) Cf. Haase, p. 9 § 9.

2) Dans les manuscrits *ein* est habituellement écrit *ain*, orthographe que nous conservons.

Espale. *avale* 2293. Il est peu probable qu'il faille attribuer à l'auteur les formes *espaule: avaule*, car *avaule* serait une forme dialectale trop prononcée (cf. Haase § 12, p. 10).

Ligne: retigne 4645.

Lues ou *lieus* (leucas): *estandues* 6101.

Pour ce qui est des consonnes, nous signalerons la chute de *l* devant *s* dans les rimes *gros: mos* (mollis) 1491, *tes* (tales): *poestes* 4279.

Z et *s* ne sont distingués en aucune façon[1]) *dessoz: nos* 4643, *toz*: *nos* 5469, *assis*: *petiz* 6069, etc.

Il importe également de signaler la non-observation de *r* et de *s* devant une consonne. Les exemples abondent. *Cors* (corpus): *monoceros* 2343, 3143, *entiers: depeciez* 2601, *homes: formes* 2483, *forme*: *home* 6099, *chies: chiers* 2921, *jorz: toz* 3657, *jorz: dessoz* 4493, *aillors: merveillos* 3721, *soutis: oïrs* 4013, *miraicle: cercle* 4161; *metre: mestre* 2110, *Baptistes: quites* 2823, *tost: ot* 3107, *met: est* 3683, *outre: demoustre* 4245, *sot: tost* 4763, *voit: conoist* 5229, *set: nest* 6503, *meïsme: prime* 5268. Dans la rime *beste: pestre* l'*r* est négligée après une consonne, de même *t* dans la rime *dos: tantost;* dans *tantost: s'endort* 2359 ni l'*r* ni l'*s ne* sont observées.

L'Image du Monde présente les assonances suivantes: *entrelacies: aprises* 873, *corones: reondes* 2844, *cubebes: caneles* 2952, *petite: basilique* 3255, *quatorze: encore* 6139, *tonoirres: estoilles* 6501; et quand un nom de lieu ou de personne forme au moins un des éléments de l'assonance: *Aufrique: Libe* 2300, *province: Fenice* 2654, *philosophes: Aristotes* 1567, 5429.

En dehors de ces traits, l'étude des rimes n'offre rien de remarquable. La langue est celle à laquelle on peut s'attendre de la part d'un auteur écrivant au milieu du XIIIe siècle et dans les conditions que nous connaissons. Ainsi, il serait inutile de faire observer que l'auteur faisait rimer ensemble *an* et *en*, les deux sons s'étant fondus en un à cette époque aussi bien dans le dialecte lorrain que dans le dialecte français, sans parler d'autres exemples.

Quant à la flexion nous ne signalerons absolument que les faits qu'il importe en premier lieu d'éclairer en vue d'une édition critique de l'Image du Monde. Nous ne prétendons nullement être

1) Il est probable que l'auteur écrivait *z* là où il était étymologique, en se conformant ainsi à l'orthographe française.

complet. Même sans songer à cette édition, ces recherches pourraient offrir quelque intérêt, puisque l'on connaît la date précise de la composition du poème.

1re décl. des subst. masc. (voy. Suchier, Aucassin et Nicolete). Les nom. sing. *mestres* 921, *Alixandres* 5813 sont confirmés par la mesure.

2me décl. des subst. masc. *Fonz* conserve le *z* au régime *parfonz* (n. s.): *fonz* (a. s.) 3071.

3me décl. des subst. masc. *Sire* et *hom* ont au nom. sing. des formes avec ou sans l'addition d'une s. *Sire* est deux fois assuré par la rime: *sire* (n. s.): *tire* 5763, *sire* (n. s,): *empire* (a. s.) 5775. *Sires* est trois fois assuré par la mesure, savoir aux vers 208, 4789, 5020. *Hom* est deux fois assuré par la rime: *hom* (n. s.): *lion* (n. pl.) 2701, *proudom* (n. s.): *don* (a. s.) 4773; *homs* l'est trois fois: *homs* (n. s.): *grifons* (a. pl.) 2113, *homs* (n. s.): *poissoins* (n. s.) 3806, *Platons* (n. s.): *homs* (n. s.) 5900.

Comme une remarque générale à propos de la déclinaison, nous dirons que la vieille distintion entre le sujet et le régime est strictement observée par l'auteur. La tendance nouvelle à assimiler les deux cas se rencontre pourtant deux fois dans la rime: *mont* (n. s.): *vont* 2875, *occident* (n. s.): *fent* 2055.

Les subst. fém. de la 2e décl. prennent ou rejettent à volonté l'*s* de flexion au nom. sing: *raison* (n. s.): *non* 1263, *doucor* (a. s.): *odor* (n. s.) 2440, *non: signification* (n. s.) 4778, *vertu* (n. s.): *venu* 5597, *entencions* (n. s.): *raisons* (a. pl.) 573, *crestientiez* (n. s.): *bontez* (a. pl.)

L'acc. sing. de *riens* présente les formes *rien* et *riens* sans principe fixe.

Les adjectifs venant d'adjectifs latins qui n'ont qu'une forme pour les deux genres, sont toujours invariables par rapport au genre. *Commune* 883, 5697, 5702, 5712, 6031 occupe ici comme ailleurs une place à part. Les adjectifs de cette dernière classe, qualifiant un subst. fem. qui n'a pas d'*s* au nom. sing., admettent à la règle l'*s* de flexion au nom. sing. *La terre est pesanz: elemenz* (a. pl.) 1759, *enz: granz* (n. s. f.) 1849, *Mais la vermine i est si granz: li poivres toz blans* 2246, *Egypte la granz* (n. s.): *genz* (a. pl.) 2696. Cependant, il y a un exemple de forme sans *s*: *orient* (a. s.): *Aise la grant* (n. s.) 2120.

Les formes du cas prépositionnel du pron. pers. masc. de la 3e pers. *lui* et *li* alternent. *Lui* est confirmé par la rime 105, 161, 231, 1594, 405 f, 5578; *li* 182, 1822, 3888, 4405.

Tel et *quel* ne prennent pas au féminin les formes en *-e*, à l'exception de cinq endroits où les formes modernes sont confirmées par la mesure: *tele* 3, 139, 1037, 4883; *quele* 1148.

L'auteur emploie à la rime les deux formes *on* et *an*. La première prédomine 725, 1853, 2067, 2367, 2747, 2895, 2909, 3013, 3675, 4556, 5511, 5631; la seconde ne se rencontre qu'en rime avec *an* (annum) 2416, 3623, 4947, 4973, 52,75.

Les deux terminaisons *-ons* et *-on* pour la 1re pers. plur. du prés. de l'ind. sont familières à l'autur: *disons: regions* (a. pl.) 2231, *savons: poissons* 2889, *vivons: poissons* 3801, *avons: raisons* (a. pl.) 4045; *avon: non* 1723, *poon: non* 2064. De même *-ons* de la 1re pers. plur. du prés. du subj. figure à la rime *aions: savons* 171 *dions: raisons* (a. pl.) 413.

La forme *ie* des participes féminins de la 1re conj. des verbes qui à l'infinitif se terminent par *ier* est assurée (voy. plus haut p. 74).

Quant à la métrique, il n'y à remarquer que la fait que l'*e* conserve sa valeur syllabique devant une voyelle. *Thomoleus*[1]) est traité comme un mot de trois syllabes. Les désinences *-iens* et *-iez* sont en général monosyllabiques; cependant, nous avons rencontré quelques cas où, après la confrontation des manuscrits, il faudra attribuer à ces terminaisons une valeur dissyllabique: *perdïens* 169, *porrïens* 1720, *porrïez* 4460.

---

1) Il règne une assez grande confusion dans les manuscrits par rapport à la métrique de ce mot. Dans le ms. C p. ex. il est dix fois de trois syllabes, quatre fois de quatre syllabes.

Additions.

A la dernière heure nous remarquons que dans son travail intitulé «Discours sur l'État des Lettres en France au XIIIe siècle», qui est inséré dans le tome XVI de l'Histoire Littéraire de la France, Daunou dit (p. 220) tout à fait incidemment, en parlant des fabliaux, que le Grand d'Aussy a eu tort d'attribuer l'Image du Monde à Omons, «qui n'a point composé de livre ainsi intitulé, mais seulement un volucraire et un lapidaire, traités en vers des oiseaux et des pierres, plus pleins l'un et l'autre d'allégories et de moralités que d'observations positives». Il paraît donc que Daunou a connu un lapidaire de la main d'Omons. Seulement, il ne nous donne pas là-dessus de plus amples renseignements et, à ce que nous sachions, l'Histoire Littéraire de la France ne nous fournit pas de lumières sur cette question dans aucun autre endroit. Mais la notice a tout lieu d'être précieuse. Il faudra examiner tous les manuscrits qui contiennent un lapidaire pour s'assurer s'il y en a qui donnent Omons comme auteur.

Le ms. 9822 de Bruxelles présente en tête du texte cette indication: «Le livre de clergie que l'on apelle l'imaige du monde qui est translaté du latin en roumant. Cy commencent les chapitres dou roumant maistre Gosson qui est apelles l'ymaige du monde». Voy, Catal. des mss. de la bibl. des ducs de Bourgogne, t. II, 1re partie, p. 36. — Ce manuscrit renferme donc exactement la même formule que les deux manuscrits de la rédaction en prose et le manuscrit en vers actuellement perdu qu'avait vu Victor le Clerc (cf. p. 46—47).


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 08 10 03 037 1